3 1761 07987424 4

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/deuxpomesdt00clau

DEUX POËMES D'ÉTÉ

DU MÊME AUTEUR

Ont paru au MERCURE DE FRANCE

CONNAISSANCE DE L'EST	1 vol.
ART POÉTIQUE	1 vol.
THÉATRE	4 vol.

A LA LIBRAIRIE DE L'ART CATHOLIQUE

LE CHEMIN DE LA CROIX	1 vol.

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

L'OTAGE.	1 vol.
L'ANNONCE FAITE A MARIE	1 vol.
POËMES DE COVENTRY PATMORE (traduction).	1 vol.
CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ. Cantate à trois voix (*épuisé*) .	1 vol.
CINQ GRANDES ODES	1 vol.

POUR PARAITRE :

CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI . .	1 vol.

C615dp

PAUL CLAUDEL

DEUX POËMES D'ÉTÉ

LA CANTATE A TROIS VOIX

PROTÉE

DRAME SATYRIQUE

(4me *édition*)

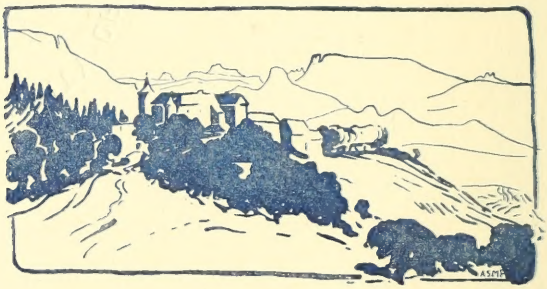
nrf

444040
16-3-46

EDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, RUE MADAME, PARIS
1914

PQ
2605
L2D48

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART
64 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS
A LA PRESSE



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright 1914, by *La Nouvelle Revue Française*

CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ

CANTATE A TROIS VOIX

LÆTA

FAUSTA

BEATA

LÆTA

Cette heure qui est entre le printemps et l'été...

FAUSTA

Entre ce soir et demain l'heure seule qui est laissée...

BEATA

Sommeil sans aucun sommeil avant que ne renaisse le soleil....

LÆTA

Nuit sans aucune nuit....

FAUSTA

Pleine d'oiseaux mystérieux sans cesse et du chant qu'on entend quand il est fini....

LÆTA

... De feuilles et d'un faible cri, et de mots tout bas, et du bruit...

FAUSTA

De l'eau lointaine qui tombe et du vent qui fuit !

BEATA

Ciel tout pur sans nulle souillure, Azur que la large lune emplit !

LÆTA

Heure sereine !

FAUSTA

Tristesse et peine....

LÆTA

Larmes vaines ! tristesse et peine qui est vaine...

FAUSTA

Larmes en vain, peine vaine...

BEATA

De ce jour qui est accompli !

LÆTA

Le printemps est déjà fini.

BEATA

Demain c'est le grand Été qui commence !

FAUSTA

Le jour immense !

LÆTA

Le fruit de la terre immense !

FAUSTA

Le jour qui dure !

BEATA

Le ciel tout pur et le soleil par excellence !

LÆTA

Maintenant c'est la nuit encore !

FAUSTA

Maintenant pour un peu de temps, encor...

LÆTA

... Que tardive et que menacée....

BEATA

C'est la dernière nuit avant l'Été !

FAUSTA

Qu'elle est belle !

LÆTA

Le signe continuel de ce sapin sur le ciel....

FAUSTA

Qu'il est sombre et solennel !

LÆTA

Chante, raconte, appelle, oiseau, Philomèle !

BEATA

Jupiter...

FAUSTA

... Luit sur nous, triomphal et vert.

BEATA

Vénus...

FAUSTA

... N'est plus, et déjà, portant nos présents avec elle, aurum et thus,

LÆTA

... Ayant passé de l'autre côté....

FAUSTA

... Future, laissant ce qui est éteint....

LÆTA

... Nous précède dans le matin !

BEATA

Ah, sans nous donner le bonheur, notre droit,
La laisserons-nous tarir encore, sans rien saisir,
Cette heure qui n'est qu'une fois ?

FAUSTA

Le moment d'où tout dépend.

LÆTA

Le mot suprême de l'année
De la terre qui désire encore et qui veut parler !

FAUSTA

Et de ce ciel autour de nous omniprésent
Qui palpite, qui sait tout, et qui attend ?

LÆTA

Quand le matin est une seule chose avec le soir.

FAUSTA

Et qu'au sein du jour illusoire
Qui s'assoupit, s'affranchit peu à peu la mémoire.

BEATA

Le regret s'est éteint avec l'espoir.

LÆTA

Et qu'est-ce qui demeure ?

BEATA

Le seul bonheur.

LÆTA

Je n'entends que le vent tout bas et l'eau qui pleure !

FAUSTA

... Le battement à peine de mon cœur....

LÆTA

Et le long météore tout-à-coup qui éclate et qui tombe en cendres !

BEATA

C'est que vous ne savez pas entendre.

LÆTA

Le ciel un instant épanoui...

FAUSTA

Ne nous montre que la nuit.

LÆTA

Argus de toutes parts dans sa gloire...

FAUSTA

Cerne Iô qui est aveugle et noire.

BEATA

C'est que vous ne savez pas voir.

FAUSTA

Parle, toi, Beata, nous sommes là, celle-ci et moi.

BEATA

Toutes trois parées....

LÆTA

Les bras et le sein dévoilés....

FAUSTA

Assises....

BEATA

La face levée au ciel....

FAUSTA

Nulle de l'autre regardée....

LÆTA

... Assises et demi-renversées
En robes solennelles
D'où dépasse la pointe d'un pied doré !

FAUSTA

Celui que j'aime....

LÆTA

... Celui que j'épouse demain
M'aimera-t-il toujours de même ?

FAUSTA

Celui que j'aime,
Celui qui m'a quittée et qui est au loin
Va-t-il revenir demain ?

BEATA

Celui que j'aime
N'est plus, demain vers moi ne te raménera jamais plus.

LÆTA

Mort, dis-tu ?

FAUSTA

Jamais il ne te sera rendu !

BEATA

Jamais il ne m'échappera plus.

LÆTA

Et c'est toi qui nous parles de bonheur ?

BEATA

Tout est fini pour moi de ce qui meurt.

FAUSTA

Que reste-t-il alors que tout est fini ?

BEATA

Cette heure-ci qui n'est ni le jour, ni la nuit.

FAUSTA

Tout passe qui a commencé.

BEATA

Excepté
Cette heure même qui est entre le Printemps et l'Été.

LÆTA

Quoi, cet instant de l'année extrême et le plus aigu....

FAUSTA

Quand tout atteint le sommet et demande à n'être plus....

LÆTA

Quelle demeure y trouveras-tu, et leurre de quelle vertu ?

FAUSTA

Demain nous ne serons plus belles.

LÆTA

Nous ne sommes que de pauvres femmes un moment, faibles et frêles.

BEATA

Mais invitées en ce jour parmi les choses éternelles.

FAUSTA

Parle pour nous trois, Beata.

BEATA

Et que faut-il que je dise ?

FAUSTA

Chante, explique
Ce qu'au fond de mon cœur je comprends déjà

Obscurément, comment ce moment unique,
Suprême et le plus aigu,
Pour un moment est déjà ce qui ne passera plus.

BEATA

Et toi, que dis-tu, Læta ?

LÆTA

Laisse-moi et chante !
Que j'entende seulement dans le clair-de-lune une voix de femme éclatante,
Puissante et grave, persuasive et suave,
Avec la mienne en même temps en silence qui la devance et qui invente
Et tout bas lui donne l'octave !

FAUSTA

Et ces deux voix de tes sœurs prêtes à se lever
Sous la tienne, explique-leur pourquoi
Le bonheur
Est de cette heure même
Où celui que notre cœur aime nous manque.

LÆTA

Dis, seulement, la rose !

BEATA

Quelle rose ?

LÆTA

... Du monde entier en cette fleur suprême éclose !

CANTIQUE DE LA ROSE

BEATA. — Je dirai, puisque tu le veux,
La rose. Qu'est-ce que la rose ? O rose !
Eh quoi ! lorsque nous respirons cette odeur qui fait vivre les dieux,
N'arriverons-nous qu'à ce petit cœur insubsistant
Qui, dès qu'on le saisit entre ses doigts, s'effeuille et fond,
Comme d'une chair sur elle-même toute en son propre baiser
Mille fois resserrée et repliée ?
Ah, je vous le dis, ce n'est point la rose ! c'est son odeur
Une seconde respirée qui est éternelle !
Non le parfum de la rose ! c'est celui de toute la Chose que Dieu a faite en son été !
Aucune rose ! mais cette parole parfaite en une circonférence ineffable

En qui toute chose enfin pour un moment à cette heure suprême est née !

O paradis dans les ténèbres !

C'est la réalité un instant pour nous qui éclôt sous ces voiles fragiles et la profonde délice à notre âme de toute chose que Dieu a faite !

Quoi de plus mortel à exhaler pour un être périssable

Que l'éternelle essence et pour une seconde l'inépuisable odeur de la rose ?

Plus une chose meurt, plus elle arrive au bout d'elle-même,

Plus elle expire de ce mot qu'elle ne peut dire et de ce secret qui la tire !

Ah, qu'au milieu de l'année cet instant de l'éternité est fragile, extrême et suspendu !

— Et nous trois, Læta, Fausta, Beata,

N'appartenons-nous pas à ce jardin aussi,

A ce moment qui est entre le printemps et l'été un peu de nuit,

(Comme d'yeux pour un moment qui se ferment dans la volupté,)

Avec pour notre parfum la voix et ce cœur qui s'ouvre,

Pour entre les bras de celui qui nous aime être cette rose impuissante à mourir !

Ah, l'important n'est pas de vivre, mais de mourir et d'être consommé !

Et de savoir en un autre cœur ce lieu d'où le retour est perdu,

Aussi fragile à un seul touchement de la main que la rose qui s'évanouit entre les doigts !

Et la rose fleurit vaguement : un seul soir,

Et de chaque tige le complexe papillon à l'aile d'elle-même prisonnière a fui !

Mais toi, mon âme, dis : Je ne suis pas née en vain et celui qui est appelé à me cueillir existe !

Ah, qu'il reste un peu à l'écart ! je le veux, qu'il reste encore un peu de temps à l'écart !

Puisque où serait la foi, s'il était là ? où serait le temps ! où le risque ? où serait le désir ? et comment devenir pleinement, s'il était là, une rose ?

C'est son absence seule qui nous fait naître

Et qui sous le mortel hiver et le printemps incertain compose

Entre les feuilles épineuses parfaite enfin la rouge fleur de désir en son ardente géométrie !

— Et demain déjà expirent ces noces de la terre et il n'y aura plus de nuit.

Mais qu'importe, si, par delà le vide immense de l'été et l'hiver qui l'approfondit,

Les vierges de notre sérail déjà dans le jardin futur saluent leurs sœurs reparaissantes ?

Qui a trouvé le bonheur rencontre une enceinte sans défaut,

Tels l'un sous l'autre les pétales de la fleur sacrée,

D'un tel art insérés qu'on n'y trouve rien qui commence et aucune fin.

Où je suis, vous êtes là, mes sœurs, avec moi,

Et nos mains mystiquement ne sont pas disjointes quoique la lune éclaire tour-à-tour nos visages.

Qui possède l'une tient les deux autres ensemble, prisonnier désormais comme le nombre l'est de la puissance.

Où manque la rose, le fruit ne fait pas défaut.

Où cesse le baiser, le chant jaillit !

Où le soleil se cache, éclate le ciel !

Nous ne sommes point sortis de ce paradis de délices où Dieu d'abord nous a placés,

(Et le jardin seulement, comme son possesseur, est blessé).

Son enceinte est plus infranchissable que le feu et son calice d'un tel tissu

Que Dieu lui-même avec nous n'y trouve point d'issue.

FAUSTA

Que de femmes avant nous ont fait le même chant en ce lieu !

LÆTA

*D'où l'on découvre l'*Alba Via *et le vaste creux...*

FAUSTA

... Où s'embranchent six vallées comme les rais sur le moyeu ;

LÆTA

Dix routes blanches, phosphorescentes, qui reparaissent et se nouent et disparaissent et serpentent....

FAUSTA

... Cent villages aux vieux noms latins, Artemare, Virieu, Biollaz, Maximieu, Chandossin....

LÆTA

... Hostel qui veut dire à la fois la Porte, et le Refuge, et l'Autel....

FAUSTA

... A l'entrée de cette vallée de lait d'où stille un vin violet,

LÆTA

Hostel, pressoir et autel, lieu de libation et d'auspices,
Dont indice sous mon pied cette pierre qui sort de la terre,
Montrant le taureau Phrygien et le couteau de sacrifice.

FAUSTA

Entre ces deux promontoires qui barrent l'aurore et le soir,
Que le soleil l'un après l'autre colore,
Le Colombier et la Montagne-de-Colère,
Se baisant, se couvrant de leur ombre tour à tour comme deux bœufs accouplés qui se lèchent l'un à l'autre l'encolure.

LÆTA

Heureuse nuit !

FAUSTA

Où monte aux lèvres de Nature la fleur et l'ambroisie...

LÆTA

... De la fraise des bois et de la cerise prête à être cueillie !

BEATA

Que de filles avant toi comme toi prêtes à être cueillies...

FAUSTA

... En ce temps court où la moisson non plus verte est blanche et pas encore jaune...

BEATA

... D'ici même avant toi comme toi ont regardé vers le Rhône !

CANTIQUE DU RHÔNE

LÆTA. — Qu'il est beau, le navire noir que le vent et cette brise même sur mon visage
Amène tout droit en quelques instants du fond de la mer,
Quand il laisse tomber son antenne, et tourne, et se couche sur le côté !
Qu'ils sont beaux, les pieds de celui qui à travers l'immense plage de sable éblouissant,
Se met en devoir d'atteindre la patrie,

Les pieds de celui qui annonce la victoire !

Il vole sur ses pieds ailés, chassant la terre d'un orteil impétueux,

Et les vierges qui le regardent du haut de la colline voient deux nuages de poussière tour-à-tour s'élever sous ses sandales !

Et qu'il est beau, le fiancé, quand enfin, à ce tournant du Rhône,

Il apparaît, le premier parmi la troupe équestre de ses frères,

Lui entre tous les jeunes gens de son âge le plus grand et le plus beau, vêtu d'armes qui jettent l'éclair !

Ah, qu'il la prenne déracinée et perdant l'âme entre ses bras,

Comme une grande urne pleine d'un vin sans prix que l'on met debout pour la table d'un dieu, oscillant sur sa pointe aiguë !

Car à quoi sert d'être une femme sinon pour être cueillie ?

Et cette rose sinon pour être dévorée ? Et d'être jamais née

Sinon pour être à un autre et la proie d'un puissant lion ?

Ah, qu'il me prenne sur son cœur et jamais ses bras ne me paraîtront trop durs,

Et qu'il me tue s'il veut pourvu qu'il ne me laisse point échapper !

Que d'autres louent la rose et moi je louerai l'homme libre, imprenable, inattendu,

Le mâle, le maître, le premier, l'animateur,

L'homme qui a reçu de Dieu même origine et ne relève que de lui seul !

Et le bonheur est une forte prison. Mais à quoi serviraient la coupe close de ce lac enchanté et les rets de cette nuit d'amour où le pas du soleil même prêt à revenir hésite,

S'il n'y avait le Rhône, je le sais, pour nous en faire sortir et les sonnantes eaux de ce fleuve armé qu'aucun rivage ne captive !

Ce n'est point de la terre qu'il sort, c'est du ciel qu'il descend directement ! Et voyez autour de nous

L'Europe autour de nous de toutes parts pour le recueillir profondément exfoliée se lever et s'ouvrir comme une rose immense,

La terre, jusqu'aux suprêmes glaciers du ciel même liminaires, avec ces longs pans de murs concentriques l'un sur l'autre,

Se lever et s'ouvrir comme une cité en ruines et comme une rose dévastée !

Il faut bien des montagnes pour un seul Rhône !

Il n'y a qu'un seul Rhône et cent Vierges pour lui dans les altitudes !

Il n'y a qu'un seul Rhône et pour ce taureau unique

Mille lieues de montagnes, cent Vierges, vingt Cornes farouches,

Vingt Colosses dans l'air irrespiré chargés d'une pesante armure, vingt cimes recueillant les souffles des quatre coins du monde,

Vingt Visages recueillant la bénédiction des Cieux illimités et la déversant de tous côtés vers la terre en un flot torrentiel et solide,

En un pan de verre, en une seule masse d'or, en une cataracte immatérielle, en une Chute aussi fixe que l'Extase !

Cent montagnes et au milieu d'elles un seul Rhône

Intarissablement nourri des mamelles glacées de l'Altitude et des glandes gorgées de la morasse !

Le voici livré à la terre et qui de la terre qu'il parcourt toujours trouve l'endroit le plus profond,

Lui, le Violent, avec une souveraine délicatesse épousant la pente la plus insensible !

Toutes les sources de bien loin entendent sa voix, comme les vaches qui de cime en cime répondent à la corne du pasteur !

Tout conflue vers lui et la lente Saône déjà est en marche pour le rencontrer.

Salut, Rhône, buveur de la terre et aspirateur de cette rose immense autour de toi et le trait irrésistible du sang animateur qui donne à tout son sens !

Au dessus de tout, ce qui est Immaculé et l'éternel diadème dans l'altitude !

Puis ce céleste jardin dans les nues où toutes fleurs poussent d'elles-mêmes, et l'herbe, puis la forêt,

Et puis, après les pâturages, la vigne aux flancs rebondis de la montagne,

Exploitant les avant-corps de tout l'ouvrage et les piles accumulées des bastions et des buffets,

Et le torrent, se faisant jour sous les pampres, vers la plaine jaillit d'une lèvre de marbre !

Et dans le fond tout en bas se mêlant aux premiers roseaux l'or fluide des moissons !

Et tout cela finit au Rhône qui l'entraîne, à ce trait qui donne le branle à tout,

Comme le feu qui tire et d'une ville incendiée ne fait qu'un seul sacrifice !

Car à quoi servent les pieds sinon à se joindre à la course qui les entraîne ? et le cœur

Sinon à compter le temps et attendre la seconde imminente ?

Et la voix, sinon à joindre la voix qui a commencé avant elle ?

Et la vie, sinon à être donnée ? et la femme, sinon à être une femme entre les bras d'un homme ?

FAUSTA

Et la lune, sinon à avoir le soleil ?

LÆTA

A avoir le soleil.

BEATA

A avoir pendant la nuit le soleil !

FAUSTA

La voici qui règne sur nous, boniface et vermeille,
Remplissant tout !

BEATA

Possédant tout !
L'astre-de-toute-la-nuit qui remplace le sommeil.

FAUSTA

Cette lampe qui est entre le ciel et la terre...

BEATA

Ce miroir bien poli dans le ciel qui réfléchit et qui considère....

FAUSTA

La lune en marche vers la mer....

BEATA

Que suit une marée d'âmes endormies....

FAUSTA

Soulevant, pénétrant l'âme, appelant, dilatant, détachant l'âme du corps....

LÆTA

Ce soleil qui est entre l'âme et le corps...

FAUSTA

Du sommeil qui est entre la mort et la vie !

BEATA

Il est minuit.

FAUSTA

O lieu que le jour nous cachait !

LÆTA

O lieu que mon cœur cherchait !

FAUSTA

Sous la lampe mystérieuse....

LÆTA

Délectable et ténébreuse....

FAUSTA

Après tant de jours mauvais....

LÆTA

La terre devinée....

FAUSTA

Le paradis retrouvé....

BEATA

L'Eden ancien....

FAUSTA

Te retrouvons-nous enfin,

BEATA

Terre de Gessen....

LÆTA

Nouveau et le même Eden....

FAUSTA

Avec tes montagnes, les mêmes....

LÆTA

Tes monts que je reconnais....

FAUSTA

Jérusalem !

BEATA

O terre que je reconnais....

FAUSTA

Notre séjour, à jamais....

BEATA

Solitaire cité !...

FAUSTA

Manifestée moins qu'évoquée....

LÆTA

Présente moins que remémorée....

BEATA

Lieu de la paix !...

LÆTA

Découvrant au cœur qui renaît....

FAUSTA

Ta vaste complicité....

LÆTA

Entre le jour et la nuit....

FAUSTA

Entre la mort et la vie....

BEATA

Bienheureuse nécessité !

LÆTA

Il ne sort pas du jardin....

FAUSTA

Celui qu'une femme y retient....

LÆTA

Avec un lien très étroit....

FAUSTA

La paire de ses bras....

BEATA

Une femme, non, mais trois....

LÆTA

Toutes deux avec moi...

FAUSTA

Ces filles et ces voix...

LÆTA

De la terre sourde et sombre....

BEATA

La Vigne, le Froment et l'Ombre !

CANTIQUE DE LA VIGNE

LÆTA. — Ah, si cet homme ne veut pas en cueillir la grappe,

Ah, s'il ne veut pas en respirer les fumées et accoler ardemment ce flanc même de la terre des aïeux qui lui ouvre sa veine libérale,

Ah, s'il veut continuer à faire le juge,

Ah, s'il tient à conserver son petit jugement et sa raison et ne pas se livrer au feu qui de tous côtés en lui craque et part en flammes et en étincelles,

Faisant chaleur et lumière de tout,

Alors il ne fallait pas planter au coin le plus chéri de soleil entre les pierres brûlantes, continuant le soleil par maintes racines profondes et acharnées,

La vigne, fille du déluge, et signe mystérieux de notre salut !

Ah, s'il méprise la grappe, il ne fallait pas planter la vigne, et qui méprise le calice, il ne fallait pas planter la joie !

Qui donc a inventé de mettre le soleil dans notre verre comme si c'était de l'eau qui tient toute ensemble,

Exprimant cette grappe qui s'en est de longs mois gorgée ?

Qui donc a inventé de mettre le feu dans notre verre, le feu même et ce jaune-et-rouge qu'on remue dans le four avec un crochet de fer

Et la braise du patient tison ?

C'est un dieu sans doute et non pas un homme qui a inventé de joindre, comme pour notre sang même,

Le feu à l'eau !

Un dieu, je vous le déclare, et non un homme, qui a inventé de faire tenir ensemble dans un verre

Et la chaleur du soleil, et la couleur de la rose, et le goût du sang, et la tentation de l'eau qui est propre à être bue !

Et qui nous a donné en une même coupe à boire,

Pour libérer notre âme à la fois l'eau qui dissout et le feu qui dévore !

Ah, s'il ne veut point qu'elle le croie,

Il ne fallait pas que cet homme prenne la jeune fille par la main et lui dise qu'il l'aime et qu'elle est belle.

Ah, s'il ne veut pas l'emmener, il ne fallait pas lui prendre la main ;

Ah, s'il ne veut pas épuiser la coupe, il ne faut pas y mettre les lèvres !

Car ce n'est pas une amphore vacillante qu'il tient entre ses bras,

Et quelle force a le vin auprès d'un cœur pur ? et quelle chaleur

Le feu intérieur à l'eau

Auprès de celle que fait une âme immortelle avec le corps ?

Et près de cet esprit vivant, qu'est le vin qui plaît aux morts mêmes et que l'on couche avec eux dans leur tombe ?

Car ce n'est pas en aucun autre moment, mais en celui-ci même, que nous posséderons cette femme qui est une seule avec son corps et en qui tout tient ensemble !

Et s'il ne veut point le calice, il n'y a point besoin de la vigne !

Et s'il ne veut que manger, le pain épais suffit.

Mais ce qui nourrit le corps à l'âme n'est pas chose désaltérante.

Ah, s'il est avare et s'il n'aime que ces choses qu'on acquiert l'une après l'autre,

Ah, s'il est lent et patient et circonspect, et si toute bonne fortune le trouve incertain et éperdu, et s'il n'a pas ce grand vide en lui toujours prêt,

Ah, s'il a toujours quelque chose à faire au préalable et besoin de s'enquérir et de juger et de savoir et de raisonner,

Ah, qu'il ne mette point les lèvres à cette coupe qui raccourcit le temps et nous donne tout à la fois !

Car ah, cette vie est trop longue et le temps est ennuyeux, et le moment seul est éternel qui n'a aucune durée !

Que ferons-nous, qui ne puis être une femme qu'entre ses bras et une coupe de vin que dans son cœur,

S'il ne veut point accueillir cela qui n'a point de temps et qui lui vient d'ailleurs ?

Ah, s'il tient à rester intact, il ne faut point étreindre le feu !

Et si pour lui la coupe est inattendue,

Que sera-ce de la femme ? Que sera-ce de la mort ?

— J'ai dit la vigne, et toi, dis, Fausta, le froment.

BEATA

Pensive Fausta !

LÆTA

Patiente Fausta !

BEATA

Blonde étrangère !

LÆTA

Maîtresse de cette terre, l'ayant achetée,

BEATA

Comme elle dorée !

LÆTA

Dis-nous le blé.

BEATA

Le froment blanc couleur de lune avant que ce soit du soleil et d'argent
Avant qu'il ait la ressemblance de l'or !

LÆTA

L'herbe qui se décolore !
L'épi épais, le grain plein de lait encore,
Lourd et presque mûr.

FAUSTA

La moisson déjà blanche !

BEATA

L'âme sans support qui penche,
Lourde et presque mûre.

LÆTA

Mais déjà ce n'est plus hier, mais aujourd'hui.

BEATA

Déià au sein de la nuit...

FAUSTA

Commence Dimanche !
Et l'attente ne se distingue plus du matin
Où celui que j'aime revient,
Peut-être.

BEATA

Une longue attente, Fausta !

LÆTA

Patiente Fausta !

BEATA

Longue, patiente Fausta !

CANTIQUE DU PEUPLE DIVISÉ

FAUSTA. — Vous m'appelez patiente, mais c'est l'amour seul qui m'enferme entre ces montagnes d'où l'on ne peut sortir !

Dites, qui me rendra l'espace libre et cet âpre coup de vent de la liberté qui vous enlève comme un garçon brutal qui fait sauter sa danseuse entre ses deux mains !

Ah, qui ne parle de liberté ? mais pour comprendre ce que c'est,

Il faut avoir été captif, et hors-la-loi, et avoir fui !

Et me voici comme un oiseau blessé, tombé de la horde migratrice, qui fait son nid dans la basse-cour sous une charrette !

... Et exilé pour comprendre la patrie !

Ah, qui me rendra la patrie, et cette mer de blé obscurément, plus paisible que la soie, qui déferlait à mes pieds dans la nuit de juillet vague à vague !

Ah, seulement pour un moment, deux voix qui querellent dans la langue de mon pays, et le tintement d'une guitare Cosaque, et ce feu suspect là-bas dans les aunes de la Vistule !

Ce ne sont pas vos misérables lopins de champs tout déchirés,

C'est la terre profonde à la hauteur de mon cœur

Du souffle de la nuit tout entière animée qui soupire et qui déferle en un seul flot,

Un tel déluge de toutes parts de la vie respirante et montueuse que le feu d'un astre pourrait claquer dessus comme la pluie sur de l'eau !

Comme les poissons vivent dans l'eau et les

petits oiseaux dans la forêt, c'est ainsi que les hommes de mon pays

Vivent au sein de l'immense moisson et de cette mer qu'ils ont faite.

Et le vent d'un seul côté sur cette houle infinie apporte le sens de leurs existences à mon âme,

Unies à l'immense Cérès !

— Et maintenant cette moisson de l'exil est mûre, mais je sais qu'il me reconnaîtra et que mes yeux n'ont point changé.

Ah, que je revoie encore ce visage caressant et fermé, et ce frère qui ne peut quitter le masque, et ce sourire lentement sur ses lèvres, terrible à voir !

Nous seuls savons ce que nous avons souffert.

Et la moisson est mûre, mais je sais que mes yeux n'ont point changé, tels que de la fière jeune fille que jadis il fit céder,

Ces deux yeux bleus dans les siens, pleins d'une ivresse glacée !

Et je suppose que son cœur m'est ouvert, mais je sais que son esprit m'est fermé, et il ne me dit point ce qu'il pense.

Læta, joyeuse fille du sol latin ! et toi, obscure Égyptienne à ma gauche ! votre sort n'est pas si heureux que le mien.

Heureux celui qui aime, mais plus heureux celui qui sert et dont on a besoin, et ces deux que le besoin indissoluble

Relie comme une troisième personne !

Demain est là où cesse notre absence !

Et ce n'est pas seulement lui et moi, c'est tout un peuple en nous qui désire et qui est partagé.

Entre l'Orient et l'Occident, là où les eaux se partagent sans pente,

Au centre de l'Europe il y un peuple divisé.

Ni la nature ne lui a donné de frontières, ni la naissance de roi, et c'est l'homme seul qui le limite de tous côtés :

Mais ils avaient envahi leur terre comme une céréale.

Et ses voisins se le sont partagé en trois parts, comme si, quand le vent souffle, les bornes et les poteaux

Empêchaient la moisson d'onduler d'un bout à l'autre et cette mer prisonnière de ses racines !

Au centre de trois peuples il y a un peuple submergé.

Dieu l'a voulu ainsi afin qu'entre l'Est et l'Ouest, entre l'hérésie et le schisme, là où l'Europe s'arrache en trois morceaux,

Il y ait un sacrifice perpétuel et un peuple selon son cœur :

Et le nom même de la Pologne n'est pas retrouvé sur la carte.

Ni la nature n'en a fait une seule chose, ni le sang, ni l'autorité, ni la coutume, ni aucun intérêt de ce monde,

Et il n'y a chez lui riches ni pauvres, et tous sont également sous la meule,

Mais seulement une volonté commune et l'amour, et les cœurs de ces trois multitudes qui désirent l'une vers l'autre,

A la ressemblance des trois Églises ;

Un seul peuple dans les trois Vertus,

Dans la Foi, et la Charité, et l'Espérance, hors de tout espoir humain.

Et la dernière fois que j'ai vu mon mari (avant qu'une mission sans espoir l'appelât ailleurs)

Je me souviens ! c'est une nuit comme celle-ci,

Quelque part au centre de l'Europe, dans un vieux parc royal, sous le tilleul Bohême.

Nous étions là devant quelques coupes, une douzaine prêts à nous séparer,

Et l'on ne voyait dans la nuit que le point rouge d'une cigarette aux lèvres de deux ou trois.

(Tous sont morts.)

Et éclairant le beau col nu à la petite oreille soudain l'éclair d'un diamant

Comme une grosse goutte sous d'épais cheveux noirs empruntée à des eaux immatérielles.

Et l'on n'entendait rien que dans les avenues immenses le roulement sourd d'un équipage,

Et le dialogue bien loin, aux deux extrémités de ce jardin, d'orchestres opposés,

Dont le vent faible étrangement tour-à-tour unissait et divisait les cuivres.

LÆTA

Qu'importe, s'il revient ?

FAUSTA

Hôte entre mes bras d'un seul jour et qui repart demain !

LÆTA

Ne peux-tu le retenir ?

FAUSTA

Mon affaire n'est pas de savoir, mais d'obéir.

LÆTA

Mais il t'aime, tu le sais.

FAUSTA

Je ne lui ai rien demandé.

LÆTA

Sauve le temps qui est court !

FAUSTA

J'ai sauvé du temps qui passe l'amour.

LÆTA

Quel est cet abri contre le temps, ma sœur ?

FAUSTA

La Chambre Intérieure.

LÆTA

Tout est soumis au temps.

FAUSTA

Excepté cependant...

BEATA

— L'absence.

LÆTA

— L'espoir joyeux qui le devance !

FAUSTA

... Le cœur qui lui donne naissance.

LÆTA

Tout passe avec le soleil.

FAUSTA

Le soleil s'est arrêté.

BEATA

L'œil s'est fermé.

LÆTA

Dis-nous, Fausta, le sommeil.

BEATA

La patience du cœur qui veille.

CANTIQUE DE LA CHAMBRE INTÉRIEURE

FAUSTA. — C'est en vain que la distance et le sort nous divisent !

Je n'ai qu'à rentrer dans mon cœur pour être avec lui et qu'à fermer les yeux

Pour cesser d'être en ce lieu où il n'est pas.

Cette liberté du moins, je la lui ai retirée, et il ne dépend pas de lui de ne pas être avec moi.

Et je ne sais s'il m'aime, ses desseins me sont inconnus et l'accès de sa pensée m'est interdit.

Mais je sais qu'il ne peut se passer de moi.

Il voyage, et je suis ici. Et où qu'il aille, c'est moi qui lui donne à manger et qui lui permets de vivre.

Et à quoi, si je n'étais ici, lui serviraient ces moissons autour de nous ?

A quoi tous ces fruits de la terre, si je n'étais ici au milieu qui tiens la huche, et le moulin, et le pressoir ? et qui ordonne tout.

A quoi tout ce domaine,

S'il n'y avait de toutes parts, par où descendent les chars de foin et, l'hiver, les longs sapins branlants attelés de deux paires de bœufs,

L'*Alba Via* et les chemins qui conduisent vers la maison ?

S'il n'était loin de moi, si je n'étais loin de mon époux ici, administrant ces biens,

Le besoin qu'il a de moi ne serait pas aussi grand.

Car ce n'est aucune molle complaisance qui nous unit et l'étreinte d'une minute seule,

Mais la force qui attache la pierre à sa base et la nécessité pure et simple sans aucune douceur.

Et je sais qu'il est là tout-à-l'heure.

Mais que m'importent ce visage fermé, et ce sourire ambigu, et ce cœur qui ne se livre pas !

Et moi, est-ce que je lui livre le mien ?

Nous ne fîmes pas ces conditions, le jour de nos épousailles.

Qu'il garde son secret, et moi je garde le mien.

Ah, s'il m'ouvrait son cœur, voudrais-je le laisser partir encor ?

Et si je lui ouvrais le mien, s'il connaissait cette place qu'il a avec moi,

Il ne me quitterait point de nouveau !

Dieu m'a posée sa gardienne.

Moi qui suis faite pour l'aider, vais-je être son entrave ?

Moi qui suis faite pour être son port, et son arsenal, et sa tour,

Vais-je être sa prison ? vais-je trahir la patrie ?

La force qui lui reste, vais-je la lui retirer ?

Ah, du moins qu'il m'épargne ! qu'il ne sollicite point cette part de mon âme la plus réservée,

Cette chambre qu'à lui-même il ne faut pas ouvrir,

De peur que je ne lui cède !

Qu'il ne me rende point la défense trop difficile,

S'il ne veut que je lui ouvre cette porte fatale qui ne permet point le retour !

Qu'il ne demande point trop à la fois,

S'il veut que la moisson devienne de l'or !

Qu'il ne vienne pas à moi comme dans les songes avec cet étrange sourire !

Ah, je sais que cette nuit nous trompe et le jour reviendra encore !

Et quand je rêve, je sais que c'est un rêve et que je suis dans ses bras cette colonne vivante et voilée qu'on étreint comme un candélabre de deuil !

Que je serve, c'est assez. Je sais qu'un jour je m'éveillerai entre ses bras !

Maintenant je dors et si j'ouvre les yeux une seconde,

Je ne vois autour de moi que de l'or et de tous côtés la couleur de la moisson !

LÆTA

L'or de ces champs qui t'appartiennent.

FAUSTA

... D'une terre qui n'est pas la mienne !

LÆTA

Devine...

BEATA

... Sous le voile qui cache et illumine....

LÆTA

... Montagnes et collines....

BEATA

... La moisson immense et clandestine !

FAUSTA

Richesse vaine !

LÆTA

Montagne et plaine....

BEATA

Vignobles et moissons....

LÆTA

Laitages et toisons....

BEATA

Examine....

LÆTA

Imagine....

BEATA

Devine ton domaine....

LÆTA

Patiente Fausta....

BEATA

Puissante Fausta....

LÆTA

Fruit de ta patience et de ta peine !

FAUSTA

Patience en vain ! peine vaine !

BEATA

Qu'importe demain ?

LÆTA

Écoute !

BEATA

Entends de là-bas qui vient,

LÆTA

Sur l'aile du vent qui se lève,

BEATA

Le premier souffle, pas encore !

LÆTA

Du matin....

BEATA

Par qui le conseil en vain

LÆTA

Cesse aux feuillages qui rêvent

BEATA

Du silence qui s'éteint,

LÆTA

Des mystères qui s'achèvent,

BEATA

Le bruit à peine distinct,

LÆTA

La syllabe, longue et brève,

BEATA

Profond et presque indistinct,

FAUSTA

Du fleuve qui n'est pas le mien !

LÆTA

Le ciel du moins est à tous, le même pour tous.

BEATA

Qu'il est beau ! Ah, quelle paix ! quelle lumière !

LÆTA

Aussi douce aux regards, Beata, que le pétale d'une rose blanche l'est à la peau !

BEATA

Quelle paix !

LÆTA

C'est ainsi que par une telle nuit j'ai entendu le bienheureux lac appelé Bodensee *à petits coups heurter sa conque d'herbage,*

Et sous le bois où le dernier rossignol vocalise

Sa nappe jusqu'à nos cœurs expirer en syllabes allemandes

De ces eaux qui dans le feuillage des hôtels et des hôpitaux s'amortissent en trois replis paresseusement l'un sur l'autre plus gras que la feuille de menthe !

BEATA

Tu as connu l'Allemagne, Læta ?

FAUSTA

Regardez ce nuage qui passe !

LÆTA

Comme il brille !

FAUSTA

Comme il vole, énorme et léger, dans le courant de l'air fantastique,
Pareil à un chou monstrueux et à un trône,
Tout radieux et imprégné de la splendeur lunaire !

LÆTA

Un autre, puis un autre ! un autre, un autre encore !

BEATA

C'est la grande procession de Minuit qui commence.

CANTIQUE DES CHARS ERRANTS

LÆTA. — C'est ainsi que sur le Rhin naguère
J'ai vu les barges chargées de foin, portant les nouveaux mariés et leur cortège, sur le miroir des eaux resplendissantes,
Comme autant de chars enfonçant sous les dépouilles de l'année, partir l'une après l'autre.
Et l'on entendait la clarinette et le son grêle du violon, et les rires et les chants comme en rêve

des hommes et des jeunes filles qui s'appelaient d'une à l'autre de ces meules flottantes !

Et déjà là-bas le premier char avec un cri imperceptible se fondait dans la lune magique,

Que le dernier à peine encore démarrait d'entre les roseaux.

C'est ainsi que dans le milieu de l'année,

Ces blocs de la neige céleste qui de tout le volume de la vie promènent les simulacres amalgamés

Défilent en solennelle ordonnance.

Pendant le jour, comme une cire a pris l'empreinte de nos villes, et de nos cultures, et des âmes humaines, pénétrant par la bouche,

Et nous voyons, la nuit venue, tout cela, chancelant, fumant, bousculé, en marche au-dessus de nous comme des montagnes et le ciel en est parsemé !

Comme le plongeur au fond de la mer translucide

Voit l'ombre du bateau au-dessus de lui, avec ses mâts et ses tangons et les bras de l'équipage qui manœuvrent les engins

Se peindre légèrement sur le sable,

C'est ainsi que ces ombres de la vie sur nous font une ombre à leur tour.

Pas plus que les noyés qui ont atteint le fond de la mer
A jamais ne reconquerront la terre des vivants,
Pas plus les dormeurs qui gisent tout en bas sur le sol ensevelis sous ces eaux magnétiques,
Quoique délivrés du poids, en un effort imperceptible et plus vain que Latone quand elle s'attachait au palmier de Délos,
Ne suffiront à rompre les enchantements !
Ils regardent au-dessus d'eux passer les nuages superbes et ces grandes îles en triomphe,
Comme des chars qui déménagent toute la vie et comme des villes démarrées avec leurs constructions !
(Leurs ombres en bas sur la moisson soyeuse et tachée de pourpre
Les suivent comme l'ancre suit le navire.)
Pas de fenêtre si close qu'elle suffise à défendre le dormeur contre le lait extérieur et contre le temple allumé,
Et de miroir si absorbé qu'il n'en rétorque un rayon !
Ce n'est pas la lune aux fentes du volet pour être si doré, et cependant je sais que ce n'est pas le jour !

La petite ville tout entière autour de son clocher, pénétrée de jardins,

Repose dans une fumée divine et dans une atmosphère d'or !

FAUSTA

Ta patrie, Læta.

LÆTA

La tienne maintenant, ô sœur !

CANTIQUE DE L'OR

FAUSTA. — Je n'ai point de patrie !

Mais moi ! moi du moins je ne manque pas au vaincu et à l'exilé !

Et je suis taciturne entre ses bras à la place de la patrie perdue et de la société de ses frères.

C'est peu de chose sans doute qu'une femme entre les bras de l'époux qui est revenu

Désarmée et n'ayant plus usage de sa volonté.

Et cependant telle quelle, c'est tout ce qui lui reste au monde, de sa patrie et de son patrimoine.

Et qui lui apprendra sinon moi que tout était vain ?

Et comment apprendrais-je que tout était vain,

Sinon entre les bras de l'époux qui est revenu et qui m'a guérie de ce temps qui passe ?

C'est alors que tout est vain, et que tout est fini, et qu'il n'y a plus rien à faire, et que rien ne tient plus à rien,

C'est alors que tout acquiert son prix aux yeux de l'avare cultivateur, et que la terre devient comme de l'or !

Et je lui dirai à voix basse : " Tout est prêt. Tout est mûr. Tout est vain.

Regarde ce que j'ai fait en ton absence.

Regarde cette terre que j'ai achetée et ces grands biens autour de nous qui m'appartiennent.

Regarde l'immense moisson dans la nuit, toute blanche avec des taches de sang !

Regarde ce que la terre a fait et toute cette beauté qui est à la place de l'amour ! "

Et tu me diras : " Est-ce là cette Fausta que j'ai aimée !

Où est le printemps ? Où est la couleur de l'enfance ?

Où est ce bleu si pur ? ce vert presque incandescent ?

Où est la fraîcheur de l'églantine ? où sur ta face cet éclat vermeil de la Pentecôte ?

L'ardente couleur de la pourpre

Comme le soir dans un bois de pins et le rayon du soleil de mai ! "

Et je te répondrai : " Il n'y a plus que de l'or !

C'est moi, ô mon époux !

Et le jour n'est pas levé encore, mais tout est là dans la nuit, l'immense manne dans la nuit et le montueux océan !

Et tu sais trop que cette terre n'est pas la nôtre, et que ce vent n'est pas l'haleine de la patrie,

Et que ce fleuve n'est pas sa voix dont tu entends le bruit éternel.

Mais moi du moins, je suis là et tu es là aussi à la fin !

Moi du moins je ne fais pas défaut, moi aussi je suis comme de l'or,

Comme un trésor sur ton cœur et comme une grande moisson entre tes bras !

Moi du moins je suis véritable !

Tout ce qui était de la nuit est devenu comme de l'or.

Comme le ciel qui est rouge d'abord, puis violet, puis bleu, puis vert, et la couleur enfin de l'or inaltérable !

Tout ce qui était de la nuit en moi est devenu comme de l'or.

Tous ces grands biens sont à moi et rien n'a duré de ce que j'ai acquis en ton absence, mais tout a changé et mûri entre mes mains, et je le vois qui devient de l'or ! "

Et voici le jour bientôt de la femme qui est montée vers Dieu, revêtue d'une grande moisson, la moisson qui ruisselle de ses épaules,

Et dans le moment qu'elle passe à son Époux et à son Père

Ce qui était comme de l'or devient comme de la neige !

BEATA

Ce qu'il y avait dans la nuit est devenu comme de l'or !

Ce qu'il y a comme de l'or est la chère de l'âme et du corps.

LÆTA

L'aurore d'un jour nouveau bientôt paraîtra là-haut dans le ciel éteint.

FAUSTA

Mais déjà sur la terre tout bas dans la nuit a lui l'aurore du pain.

LÆTA

O l'année qui se partage dans la nuit !

BEATA

La fleur qui est déjà le fruit,

LÆTA

Semence de tout ce qui commence,

BEATA

Or de tout ce qui est fini !

LÆTA

Toute chose se reproduit,

BEATA

Indéfiniment la même,

LÆTA

Tout recommence et redit

BEATA

Un mot de valeur suprême,

LÆTA

Un seul nom toujours le même,

BEATA

Le sien à jamais le même,

LÆTA

La fleur inséparée du fruit

BEATA

De la Vie toujours la même

BEATA

Dans le temps anéanti !

LÆTA

Les générations l'une à l'autre,

BEATA

Celle qui cesse à la nôtre,

LÆTA

Le mois inextricable,

BEATA

La fiancée qui soupire

LÆTA

Entre les bras qui l'attirent,

BEATA

L'été lointain à l'été,

LÆTA

Le printemps qui expire,

BEATA

Conduit à sa maturité,

LÆTA

L'été sans fin à l'été,

BEATA

Dans le don inextricable

LÆTA

De l'être à l'être semblable,

BEATA

Se passent l'immortalité !

CANTIQUE DU CŒUR DUR

FAUSTA. — Mais moi, je ne veux pas de cette immortalité et de cette fleur chaque année interrompue par la faux !

Fer en vain dans une fausse moisson !

Moi, je brise le cercle, moi j'échappe aux plateaux de la balance, moi je suis capable de finir !

Comme le grain échappe à la paille, à la terre ainsi cet or qui ne lui appartient plus !

J'ai fait ma tâche. Cette poignée de froment que j'ai arrachée à l'épi sanglant, dans la Patrie,

Je l'ai semée, et ressemée, et ressemée sans relâche, autour de moi dans cet exil !

Maintenant je suis lasse de vivre et de ces éternelles frontières !

Et n'ai-je pas payé assez cher le droit de finir ?

Regarde cette immense rançon dans la nuit et tout ce peuple, candidat de la faux, que j'ai tiré de rien !

Regarde et vois ces choses qui ne finiront plus !

Regarde, et à travers les arbres du jardin, vois de tous côtés qui luit vaguement la moisson blanche et toute cette immortalité autour de nous, couleur de jour !

Un mois encore, et voici toute la terre mûre ainsi qu'un autre soleil,

Et l'intérieur de ce lac d'or et barbelé de rayons, quand le vent l'ouvre et l'émeut, est rouge comme le feu ardent et comme une chair entamée !

Car il faut que la vie chaque année, avant de se reprendre à la terre

Passe par le feu, et comment serais-je satisfaite quand ce que j'ai fait et l'œuvre même de mes mains autour de moi a la ressemblance d'une fournaise ?

Tant que le fonds reste intact, le fruit n'est pas consommé !

Il faut aller au cœur ! il faut frapper au cœur et tarir en moi la source de ces moissons superflues !

Et puisque tu es revenu enfin,

Laisse-moi voir ma destinée au fond de ces yeux froids ! dépouille cet austère sourire qui nie la défaite et refuse la compassion !

Et il est bien vrai que tout est vain, excepté ces yeux impitoyables dans les tiens, et ce qu'ils demandent, je sais que tu ne peux me le donner !

Tourne les yeux vers moi, et soutiens dans les miens ce désir qui est pur de tout espoir !

N'attends pas de moi la compassion, et toi, m'en as-tu donné aucune ? ce n'est point la saison des larmes.

Et si tu avais dû me donner la joie, était-ce pour moi la peine d'apprendre la souffrance ?

Et la patrie, la peine d'apprendre l'exil ?

Qui est-tu ? au nom de qui viens-tu ? pourquoi ce sourire étrange et ce visage composé ?

Ne crois pas que je sois celle qu'on désarme avec une nuit de printemps et ces fausses moissons !

Ouvre ton visage ! montre-moi la vérité, car ce n'est pas en songe que j'ai souffert !

Ce n'est pas assez de déceptions encore
Pour nourrir en moi cette pointe, et cette sécheresse, et cet âpre aiguillon !

Dis ! cette déception terrestre est-elle l'image d'une autre plus parfaite ?

Je veux, j'en veux une autre plus exquise !

Crois-tu qu'on puisse ainsi me satisfaire ?

Et sache que je ne veux pas même de ta présence,
Si elle doit m'arrêter sur moi-même !
Et de ta complaisance, si elle est une limite
A ma fuite hors de cette personne détestée !
Et si le désir devait cesser avec Dieu,
Ah, je l'envierais à l'Enfer !

BEATA

La terre est le désir et le ciel est le désert.

LÆTA

Voici l'aube !

BEATA

...Le ciel encore une fois devant nous qui pâlit et qui s'est ouvert !

FAUSTA

Quelle est cette lumière, ô sœurs ?

LÆTA

Ce jour nouveau ?

FAUSTA

Ce mystère qui opère dans la profondeur ?

LÆTA

Ce flambeau occulte
Qui éclaire les choses par derrière ?

FAUSTA

La nuit sans cesser d'être la nuit
Peu à peu comme de l'eau est devenue diaphane.

LÆTA

Un jour plus beau qu'aucun jour profane a lui !

FAUSTA

Ce n'est point le jour qui vient, c'est nous qui remontons vers lui.

LÆTA

Ce demain antérieur à hier !

FAUSTA

Que l'année autour de nous comme un torrent,
Toujours coulant et se hâtant pour revenir sur nous de l'horizon,
Que l'année avec ses saisons,
Ses semailles et ses moissons,
Passe, nous ne passons pas.
Au rebours du courant,
Nous demeurons fixes,
Rectifiant sans cesse la position,
Le cap sur ce phare caché.

LÆTA

Au rebours du temps...

FAUSTA

Sans aucune ancre jetée,

LÆTA

Nous l'avons donc trouvé,
L'asile de cette barque enchantée !

FAUSTA

Après la nuit traversée...

LÆTA

La terre est ressuscitée !

BEATA

C'est la même.

LÆTA

Non pas une autre, mais la même !

FAUSTA

Apparition solennelle !

LÆTA

O nature enfin réelle !

BEATA

Après l'abîme du baptême...

LÆTA

Ressuscitée et la même !

FAUSTA

O pause avant que le jour se lève !

LÆTA

La vérité, non plus le rêve !

FAUSTA

La même, et cependant nouvelle !

LÆTA

La même, et cependant éternelle !

CANTIQUE DES PARFUMS

BEATA. — Voici le soleil bientôt qui apparaît pour se faire rendre témoignage que la chair est morte et que l'esprit vit,

Et avant même qu'il se soit montré,

L'âme de la terre se dégage et fume vers lui.

Tout ce que la grâce a mouillé, tout ce que la rosée du ciel

A pénétré, tout ce que la froideur du sol condense,

Tout cela du corps de la créature qui s'ouvre

Se dégage avec un parfum Dieu quelle odeur !

Déjà à l'exhalation nocturne des jasmins, au profond soupir des géraniums,

(Chaque fois que le cœur a battu dix fois),

Se mêlent les roses rouges et blanches, en un seul bouquet confusément une fois encore composé,

Dont je distingue les deux accents comme les parties dans le chœur, et chaque voix si pure !

O la plus intime essence de la créature, ô présence délicieuse une seconde et possession à son insu de l'esprit qui d'elle-même s'exhale !

Ah, ne troublez pas le silence, et laissez-moi faire attention à ce parfum, je le sais, qui va revenir !

Que ce silence ne soit pas profané quand le prêtre seul fait défaut, et ce moment antérieur à l'homme cependant que l'œuvre des Cinq Jours fume vers le Soleil levant !

Ou si tu le veux, parle, mais parle lentement !

Parle, mais parle lentement !

Que le sens sacré de la parole et le son de la voix humaine

Tombe dans la pensée mot par mot et s'y dissolve, comme les gouttes de sang vermeil et l'essence même de la pourpre

Une par une en un cristal limpide !

Esprit perceptible aux sens ! et vous, ô sens à l'esprit devenus perméables et transparents !

Comme sans ces poussières épandues le rais de soleil n'apparaîtrait pas, et comme n'éclaterait pas la couleur

Sans le verre qui l'intercepte, sans l'objet divers qui l'absorbe et l'amortit,

Comment l'esprit nous serait-il perceptible, l'âme elle-même à l'âme directe et perceptible,

Sans ces fleurs qui le dégagent en expirant et l'encens de ces herbes coupées ?

O sacrifice solennel ! cavité de l'encensoir ! suspens de toute la création avant que le soleil ait paru, qui fume vers lui en silence !

Offrande de la mort qui commence !

Tout ce qui a fait son fruit penche vers la terre, mais l'esprit envoyé par Dieu revient vers lui dans l'odeur de ce qu'il a consumé !

Car il faut que le mot passe afin que la phrase existe ; il faut que le son s'éteigne afin que le sens demeure.

Il fallait que celui que j'aime mourût

Afin que notre amour ne fût plus soumis à la mort,

Et que son âme devînt respirable à la mienne,

Et lui servît de guide obscur et de parole au fond d'elle-même,

Comme cette fleur, la même ! qu'on reconnaît, chaque fois que le cœur a battu dix fois.

Il est bien vrai que notre chair ne subsiste pas.

Il est bien vrai que ce visage qui se tourne si terriblement vers le nôtre

N'a pas plus de solidité que l'écume du vin sur

une coupe que le souffle de celui qui va boire écarte.

Et celui qui ne le croit pas,

Il n'a qu'à veiller comme moi toute une nuit d'été près de ce lit où le corps qui fut un homme repose.

Et l'odeur de tout un jardin qu'on a coupé ne sera pas la seule qui se mêle à ses prières !

O dieux qui nous avez faits d'un corps avec une âme ! ah, ne craignez rien de nos blasphèmes !

Ah, soyez satisfaits ! il est vrai que notre chair se décompose !

Et celui qui croit qu'il est jeune et fort,

Qu'il dise si l'odeur de ces flammes d'or qui fondent parmi de terribles roses et les calices blancs de ces lys de la mort, pareils à mille trompettes,

Est la seule qui lui soit perceptible !

Et bientôt lui-même ce trophée d'un seul moment

Va se dénouer, la mort se perd dans la vie,

Et la fleur blanche du printemps de toutes parts s'évanouit dans le feuillage

Comme une mer qui résorbe son écume.

FAUSTA

Parle, mais parle lentement.

LÆTA

O réveil !

FAUSTA

O soleil encore !

LÆTA

Ligne vermeille à l'Orient !

FAUSTA

O jour encore !

LÆTA

Commencement du temps !

FAUSTA

Laisse-nous encore...

LÆTA

... Un seul moment...

FAUSTA

Une seule seconde tremblante,

LÆTA

Voir du dehors...

BEATA

Ce qui encore avec la nuit fait corps intérieurement !

FAUSTA

La nuit même une seconde transparente !

LÆTA

Seconde de présence précaire
Qui plus qu'elle n'éclaire regarde !

FAUSTA

Regard transversal à la nuit !

BEATA

La mort qui n'a pas réussi !

FAUSTA

Une fois encore
La vie transversale à la mort !

BEATA

La nuit
Manquée une fois encore !

LÆTA

Avant que ce soleil une fois encore nous sépare,

FAUSTA

Avant que nos visages se colorent !

LÆTA

Avant que le soleil qui sépare tout et le rend distinct,

FAUSTA

Avant que le jour !

LÆTA

Avant que le soleil qui repousse et sépare tout...

FAUSTA

Toutes trois...

LÆTA

Le jour encore une fois...

FAUSTA

Ne sépare nos trois voix !

BEATA

Avant que le ciel dans la lumière ne s'éteigne !

LÆTA

Avant que le soleil dans sa propre lumière ne s'éteigne !

FAUSTA

Avant que ne s'éteigne, la dernière...

LÆTA

Tout là-haut...

BEATA

Tout là-bas...

LÆTA

Une naïve petite étoile tendrement qui dit : Ne m'oubliez pas !

CANTIQUE DE L'OMBRE

BEATA. — Avant qu'une fois encore les deux moitiés de l'univers se divisent,

Et que la nuit se rompe par le milieu qui est commune aux morts et aux vivants !

Avant que la nuit de nouveau nous abandonne, pleine de ceux qui nous sont chers,

Et que cessant de remplir nos demeures, elle reflue de nouveau et nous quitte comme une terre dont l'eau s'exprime !

Et toi qui m'as quittée, adieu une fois encore !

Avant que tu reviennes de nouveau te présenter sur le miroir de mon âme,

Comme les dieux sous le diaphragme au plus profond de la bête ont placé le foie poli et brillant que les sacrificateurs interrogent !

A présent c'est le moment de la lutte entre la lumière et l'ombre et ce monde solide tressaille et semble saisi d'ivresse !

Tout remue et chancelle et se transforme et semble danser,

Et sur les plaines chatoyantes se peignent des images démesurées.

Voici le monde plus rouge que la caverne des Cabires

Et le torrent des ombres descend le long de la paroi.

Tout se meut ! c'est la Création qui reprend contact avec elle-même et le mot d'ordre à l'infini se propage et se multiplie !

C'est l'immense procession autour de nous qui se remet en ordre avant qu'à pleins bords elle recommence à passer !

Et je vois de mes yeux autour de moi ma prison qui coule et qui s'en va !

Je suis l'hôte de ce fleuve ininterrompu.

(Et dirai-je que tout s'en va ou que tout revient vers nous ?)

Et qu'il est facile en plein courant d'être détaché et de ne tenir à rien !

Avant que le temps recommence,

Avant que l'ombre de nouveau, cherchant sa place, revienne se poser sur notre corps comme la flamme sur le flambeau !

Que le soleil de ce monde triomphe, nous refusons d'être pénétrés,

Et refoulés, acculés, nous lui opposons cette invincible paroi,

Afin que, nous-mêmes d'un côté et de l'autre les flammes de la Forge,

Toutes choses dessus se peignent et l'image de ce qui nous regarde.

Jusqu'à ce que nos ténèbres et celles qui grandissent à l'Orient de nouveau

Courent au devant les unes des autres, et que la première vague de cette sombre marée ébranle de nouveau la barque !

Jusqu'à ce que la mer de nouveau fasse défaut sous ma quille !

Ah ! pas plus moëlleusement une vieille nef au piège de quelque Célèbe n'épousera la borne occulte sous la mer

Que toute mon âme d'avance ne se prête à ce choc ténébreux !

Ah, il est plus malaisé pour l'âme que pour le corps de mourir et de trouver sa fin !

Où finit le corps sinon où l'autre corps à lui se fait sentir ?

Où finit le son sinon à l'oreille qui lui est accordée ? où le parfum, ailleurs que dans le cœur qui l'aspire ?

Et où finit ma voix, sinon

A ces deux voix fondue que le jour va disjoindre,

Les vôtres, mes sœurs ?

Et où finit la femme sinon dans l'âme prédestinée et ce port qui la contient de tous côtés

De l'époux qui d'être ailleurs ne lui laisse aucune liberté ?

Salut de nouveau, ô toi qui m'as quittée !

Jadis au bord de ce fleuve d'Égypte, en ce temps de nos noces,

En ces jours d'un temps étrange et plus long que les dieux nous ont comptés et mesurés,

Tu me disais : " O visage dans les ténèbres ! double et funèbre iris !

Laisse-moi regarder tes yeux ! Laisse-moi lire ces choses qui se peignent sur le mur de ton âme et que toi-même ne connais pas !

Est-il vrai que je vais mourir ? dis, ne suis-je donc autre chose que cette présence précaire et misérable ? est-ce dans le temps que je t'ai épousée ?

Trois fois le papillon blanc n'aura pas palpité dans le rayon de cette lune Sarrazine

Que déjà je me suis dispersé !

Ne suis-je pas autre chose que cette main que tu veux saisir et ce poids un instant sur ta couche ?

La nuit passe, le jour revient, Beata ! "

Et je répondrais : " Qu'importe le jour ? Éteins cette lumière !

Eteins promptement cette lumière qui ne me permet de voir que ton visage ! "

Château d'Hostel-en-Valromay, Juin 1911.

FIN

PROTÉE

DRAME SATYRIQUE EN DEUX ACTES

A la suite de L'ORESTIE, *Eschyle avait placé un drame satyrique dont il ne nous reste que le titre : PROTÉE. C'est en rêvant sur ces deux syllabes que je me trouve avoir composé la pièce suivante.*

P. C.

La musique de scène de cette pièce a été faite par M. Darius Milhaud.

PERSONNAGES :

PROTÉE

MÉNÉLAS

HÉLÈNE

LA NYMPHE BRINDOSIER

LE SATYRE-MAJOR

SATYRES

PHOQUES

ACTE I

L'île de Naxos que pour la commodité de l'action on supposera placée entre la Crète et l'Égypte. On la voit tout entière au milieu de la scène comme un grand gâteau de mariage anglais en sucre blanc ou comme le couvercle d'une soupière rococo. C'est un assemblage assez prétentieux de rocailles pittoresques péniblement terminé au sommet par une espèce de boucle ou de volute. Le rivage est représenté par des toiles d'emballage bordées pour écume d'une ruche blanche froncée et la mer par une grande étendue de linoléum.

Le fond de la scène est caché par des bandes d'étoffe grise.

SCÈNE I

LA NYMPHE BRINDOSIER

Satyres chèvre-pieds, triste brigade, écoutez-moi ! de ceux que Protée, le vieillard absurde de dessous la vague,

A ramassés un par un comme on pique les grains mûrs d'une grappe,

Quand ils riboulaient de l'un de nos bateaux, car ces bêtes n'ont pas le pied marin, et vous pensez si nous nous amusions à les ramasser !

Et ce n'est pas une fois ni deux que le Fils de Zeus a traversé et retraversé avec furie d'un bord à l'autre cette mer si bleue qu'il n'y a que le sang qui soit plus rouge !

Soit qu'il se porte vers l'Inde, soit qu'il ait envie de la Thessalie, car ce n'est pas la raison ni aucun ordre qui conduit le dieu du vin !

Et quand le chef même titube,

A quel fil voulez-vous que se rattache un pauvre Satyre, quand la mer et le bateau dansent à qui mieux mieux,

Et que tout au hasard monte et descend, et vous direz que c'est nous qui sommes ivres !

Et que la voilà quand elle s'apaise toute paonnante au soleil de grandes fleurs de pive dans le grésillement de l'écume !

— M'entendez-vous, petits frères ?

LES SATYRES, *faiblement derrière la scène (Chœur polyphonique.)*

Mééé é !

BRINDOSIER

Quelle triste voix ! Mais je vous le dis, bientôt vos douleurs prennent fin,

Et l'étroite prison de cette œuvre d'art que

Protée appelle son île, et le régime absurde, et l'esclavage du Vieillard !

Bientôt le vaste monde à nouveau nous est ouvert ! Ah, qu'il y fait bon mener son train alors que tout est désert encore.

Et qui reprocherait à un dieu dans sa joie de prendre la forme d'une bête, s'il ne peut s'en empêcher,

Une fois qu'il a pris l'odeur de la terre, plus forte que celle d'un lion ou de troupeaux fumants,

Alors que c'est le matin, et que tout est libre encore, et qu'il n'y a pas une Face-pâle à voir, et que le monde est à nous !

Sus, durs paysans ! que d'autres de vos frères partent à la recherche des métaux sous la terre ! mais nous, c'est de son sang vivant que nous voulons tâter !

A nous de reconnaître la longue et brûlante colline sous les prunelliers pour y mettre la vigne comme un fausset tortueux et le pépin de feu entre les durs silex !

Ce soir nous serons partis, mes compagnons !

LES SATYRES

(Chœur polyphonique.)

Méééé ! Méééé ! Méééé !

BRINDOSIER

Méé ! Méé ! Oui, vous pouvez bêler ! bêtes à laine ! bêtes à chagrin ! demi-bêtes et demi-dieux ! Notre salut est proche !

Nous pillerons la grappe encore ! Frais vallon, nous couperons d'un jus rouge encore l'eau rapide et glacée de ton artère !

Et je déterrerai pour vous ce pot que j'ai enfoui jadis entre les pieds du dieu Chronos, empli d'un dur nectar qui est aussi brun que la giroflée !

A la fête des vendanges quand on flambe les vieilles queues avec une mèche de soufre,

Vous me verrez danser encore pour vous sur la tonne roulante, une torche dans chaque main !

Aussi vrai que mon nom est Brindosier, et la chèvre montagnarde qui m'a conçue

M'a nommée ainsi à cause de la manière dont je sais prendre le poignet d'un homme et le ficeler tout à coup comme une couleuvre,

Comme ces longs rubans que le vigneron porte au cordon de son tablier !

Et seul le vieillard Protée a su un jour me prendre et me capturer, avec ses perles idiotes ! (mais je lui revaudrai ce tour.)

Car j'ai regardé dans ses phylactères prophétiques où lui-même ne comprend rien, archives du Futur, et j'y ai vu des choses qu'il ne sait pas.

Notre délivrance approche !

Voici que le divin Ménélas, le fils d'Atrée, le gendre de Jupiter,

Approche sur un navire aussi fou que son maître,

Et à chaque vague le fier cheval à la crinière de chevilles qui sans voile et sans gouvernail entraîne la nef cabriolante

Pique du nez dans la plume et le relève incontinent vers le ciel comme une cocotte qui boit.

Il arrive ! Il débarque !

LES SATYRES

(Chœur polyphonique — interrompu.)

Méé ! Méé !

(Une flèche, puis une autre, vole au travers de la scène. Fuite éperdue des Satyres.)

MÉNÉLAS, *derrière la scène*

Maintenant j'ai les deux pieds à terre et je défie les dieux !

BRINDOSIER

Il est sauf et, bien sûr, la première chose à faire est de blasphémer.

Elle se retire à l'écart.

Entre MÉNÉLAS, *l'arc au dos, tenant de la main droite une épée et de la main gauche la main d'une femme voilée,* HÉLÈNE.

SCÈNE II

MÉNÉLAS

Dieux ! ce n'est donc pas assez d'avoir déchaîné tous les éléments ensemble contre moi,

Et si ce coup de foudre par le travers de Syra, qui a fait de mon mât une écharde, ne nous a pas coupés en deux, c'est pas la faute de celui qui l'a ajusté !

Il faut encore vous moquer de moi !

Ce matin voilà le bateau contre le vent sans rames ni gouvernail qui se met à marcher tout seul comme quelqu'un qui sait où il va,

Et voilà la terre, c'est bien. Mais la première chose que je vois sur un rocher, qui me regarde avec ses gros yeux,

C'est un sauvage avec de grandes cornes de bélier qui lui sortaient de la tête, qui me regardait en me tirant la langue.

J'ajuste le monstre, je tire, il fuit,

Et fuyant à petits sauts il me montre des cuisses et un derrière tout couverts de long poil comme celui d'un bouc !

Que me veut cet être biscornu ? Alors, ce n'est pas assez de me poursuivre, il faut encore m'insulter !

Car les choses que je ne comprends pas sont pour moi comme une insulte personnelle.

Un homme avec un cul de bouc, j'en ai le rouge au front !

C'est bien, je vous défie tous, là-haut, toute la séquelle dans l'Ouranos !

Et toi-même, le beau-père ! Qu'est-ce que tu faisais pendant que Pâris m'enlevait ta fille ?

C'est alors qu'il fallait brandir tes pétards et ta machine à tonner !

Mais c'est bien. Sans toi je suis allé la reprendre où elle était,

Et je ramènerai à Sparte avec moi celle-ci que j'ai épousée et qui est ma propriété,

Que tu le veuilles ou non, malgré le vent et la tempête, et toutes ces choses que l'on ne comprend pas !

L'épée du moins est une chose que l'on comprend et le bel Alexandre, là-bas, en a tâté, ce cher Pâris !

Viens, Hélène, tiens bien ma main, je ne te lâcherai pas.

Et je ne puis dire que je tire de toi grand plaisir.

Mais enfin, telle quelle, c'est toi, et je te tiens, et tous te reconnaîtront, et je te ramènerai dans Sparte.

Entre BRINDOSIER.

Qui va là ?

Il la met en joue.

BRINDOSIER

Salut, héros !

SCÈNE III

MÉNÉLAS

Qui es-tu ?

BRINDOSIER

Salut, fils d'Atrée et gendre de Jupiter !

MÉNÉLAS

Comment me connais-tu ?

BRINDOSIER

Qui ne connaît Ménélas et la vengeance qu'il a tirée de Priam ?
Toute la mer, bleu-sur-bleu, est emplie de ta gloire !
Abats cet arc.

MÉNÉLAS

Es-tu de la bande aussi de ces sauvages ?

BRINDOSIER

Je ne suis qu'une pauvre Nymphe, et ma mère m'appelait Brindosier,
A cause de mes mœurs rustiques et de mon simple langage.

MÉNÉLAS

Allons, une Nymphe à présent !
Et ce sont des cornes que je vois sous tes cheveux ?

BRINDOSIER

A peine. De tout petits cornichons d'écaille blonde, un simple ornement.

Et vous ne me ferez pas croire qu'un homme comme vous

N'ait jamais rencontré de nymphe dans sa vie ?

Abats cet arc, héros, qui me fait frémir !

MÉNÉLAS, *abaissant son arc et la main sur son épée*

Tout cela n'est pas clair.

Mais je n'ai peur de rien. Il n'est pas né, celui qui m'enlèvera celle que je tiens par la main !

BRINDOSIER

Qui est-ce ?

MÉNÉLAS

Écoute. Elle te le dira elle-même.

HÉLÈNE

Je suis Hélène.

Elle se tait.

BRINDOSIER

Eh quoi, c'est la fameuse Hélène que vous tenez par la main ?

MÉNÉLAS, *avec orgueil*

Elle-même.

BRINDOSIER

Salut, Hélène.

MÉNÉLAS

Elle ne répondra pas. Depuis ce qui est arrivé,
Elle est si tellement pleine d'orgueil qu'on ne peut rien en tirer
Hors " Je suis Hélène " !

BRINDOSIER

Salut, fille de Jupiter !

MÉNÉLAS

Quel est cet air de doute et d'étonnement ?

BRINDOSIER, *le tirant à part*

Monsieur, c'est que nous avons ici une autre Hélène.

MÉNÉLAS

Une autre Hélène ?

BRINDOSIER

Il y a juste dix ans et le jour où tu ne la vis plus dans ta maison.

MÉNÉLAS

J'ai entendu déjà cette bonne histoire
D'une autre Hélène qui vit entre la Crète et l'Égypte.

BRINDOSIER

Veux-tu la voir ?

MÉNÉLAS

Je n'y tiens pas le moins du monde.

BRINDOSIER

Laisse-moi voir celle-ci.

MÉNÉLAS

A quoi bon ?

BRINDOSIER

As-tu peur ?

MÉNÉLAS, *levant le voile d'HÉLÈNE*

Voilà comme j'ai peur.

BRINDOSIER regarde HÉLÈNE et ne dit rien.

Eh bien ? Naturellement c'est le même visage ?

BRINDOSIER

Oui.

MÉNÉLAS

J'attendais cela ! c'est encore un tour pour me vexer !

Mais je suis un vieux chien dont on ne brouille pas les voies si aisément.

BRINDOSIER

Qui donc, si pas elle, t'aurait décrit à moi si justement que je te reconnus aussitôt ?

Ce teint coloré, ce front bas, ces petits yeux défiants, et cet air de taureau ?

Et cette mèche blanche qui le jour de ton mariage déjà se mêlait à tes boucles d'hyacinthe ?

Allons, lève ce casque.

MÉNÉLAS, *se démasquant*

C'est vrai.

BRINDOSIER

Veux-tu d'autres détails ? Qui d'autre te connaîtrait ainsi ?

MÉNÉLAS

Je sais que la véritable Hélène est celle que je tiens par la main.

BRINDOSIER

Tu le sais ?

MÉNÉLAS, *déclamant*

Je le sais, je le vois, et j'en suis convaincu.

BRINDOSIER, *de même*

Mais on n'est convaincu que dès qu'on n'est pas sûr.

MÉNÉLAS

C'est Hélène.

BRINDOSIER

Quelles preuves en as-tu ?

MÉNÉLAS

Quelles preuves ? Je n'en veux d'autres que

Troie en cendre et deux cent mille hommes égorgés !

Et ces dix ans de patience forcenée, l'un après l'autre, faits de jours que j'ai tous comptés.

Et ma nièce Iphigénie mise à mal, et l'attente suprême dans le ventre du Cheval de bois !

Et tu dis que ce n'est pas Hélène !

BRINDOSIER

L'appât des dieux qui voulaient détruire Priam a été bon.

MÉNÉLAS

Ne me mets pas en colère, tais-toi ! et dis-moi quelle est cette île.

BRINDOSIER

Naxos.

MÉNÉLAS

Naxos ? D'après la carte elle est bien plus au nord.

BRINDOSIER

Elle est ici pour le moment.

MÉNÉLAS

Très bien. Et quel est le maître de Naxos ?

BRINDOSIER

Le vieillard Protée, roi des Phoques et de tous les monstres amphibies.

MÉNÉLAS

Peut-il me donner un grand morceau de chêne de vingt coudées pour faire un mât ? et un autre de dix coudées pour faire une antenne ? et soixante brasses de funin, et cent pieds carrés de bonne voile de lin, et quarante paires d'avirons, et de l'étoupe, et trois chaudières de goudron, et un peu de peinture ?

BRINDOSIER

Tout cela, il peut te le donner. Mais il est avare.

MÉNÉLAS

Je n'ai rien du tout pour le payer.

BRINDOSIER

Tu peux te faire donner tout cela sans argent.

MÉNÉLAS

Comment ?

BRINDOSIER

Par art et ruse, que moi, Brindosier, t'enseignerai.

MÉNÉLAS

Mais toi-même que fais-tu ici ?

BRINDOSIER

Bacchus notre maître
M'oublia derrière lui quand il vint quérir Ariane ici.
(Baissant les yeux.) Le vieillard Protée m'avait séduite.

MÉNÉLAS

Est-il si beau ?

BRINDOSIER

Il est poisson jusqu'à la ceinture.

MÉNÉLAS

Tout est donc à moitié dans ce pays ! S'il y

avait des canaris je parie qu'ils seraient à moitié goujons !

BRINDOSIER

Tout de même un homme-poisson, c'est rare !

MÉNÉLAS

Est-ce tout ce qui te plaisait en lui ?

BRINDOSIER

Il m'avait promis des perles.

MÉNÉLAS

Et moi, je n'ai pas de perles à vous promettre, Mademoiselle, et je ne vous donnerai rien du tout.

BRINDOSIER

Tu me ramèneras avec toi ?

MÉNÉLAS

Cela, oui, ça peut se faire.

BRINDOSIER

Jure !

MÉNÉLAS

Je le jure ! par Zeus, par la terre, par le ciel,

par le Chaos, par le Styx, par tous les dieux, par tout ce que tu voudras !

BRINDOSIER

Moi, et ces tristes animaux ?

MÉNÉLAS

Quels animaux ?

BRINDOSIER

Ces Satyres, mes compagnons.

MÉNÉLAS

Non, ils empoisonneraient le bâtiment.

BRINDOSIER

Tu as besoin d'un équipage.

MÉNÉLAS

C'est vrai. Mais qui donc a parqué ce troupeau de chèvres ici ?

BRINDOSIER

N'as-tu jamais vu ces longs poissons noirs, qui se jouent autour des navires et ne les quittent pas ? Ce sont les coupants marsouins, ennemis des pêcheurs, terribles aux filets.

MÉNÉLAS

Ce sont les amis du marin. Ils dansent et lui donnent la comédie. Eux et les mouettes, leurs commères criardes,

On est sûr de les trouver, quand le coq apparaît à l'arrière avec ses seaux d'épluchures.

BRINDOSIER

Tout ce qui tombe à la mer appartient à Protée.

MÉNÉLAS

Ouais ! il doit avoir des magasins bien garnis !

BRINDOSIER

Tout cela est rangé et classé dans les profondes soutes qui sont au dessous de cette île avec un ordre superbe.

Les avirons, les ancres perdues,

Les mâts suivant leur taille, et je ne sais combien de rouleaux de cordages et de voiles avec toutes les marques de la Méditerranée,

Marmites craquées, vieux couteaux, fanaux, accordéons, astrolabes, épissoires, figures de proue.

Tout lui est bon, de tout cela il est amateur.

MÉNÉLAS

Bien, très bien ! tout cela va me servir.

BRINDOSIER

Et le voilà, profitant du travail de Bacchus notre maître, qui a incessamment à courir d'un bout du monde à l'autre,

Et du Caucase jusqu'à Madère là-bas dans la houle Atlantique,

Pour enguirlander toute l'Europe des doigts entrelacés de ses sarments,

— Qui s'est mis à faire collection de Satyres !

MÉNÉLAS

Idée digne d'un phoque !

BRINDOSIER

C'est que tu ne les as jamais vu s'envoler et traverser la fumée comme des projectiles à vingt pieds en l'air au-dessus d'un grand feu de bois sec !

L'antilope de Syrie qui des quatre pieds sans aucun poids vient se poser sur la tête de son pâtre,

Qu'est-ce qu'elle est à côté de nos grands sauteurs ?

C'est pourquoi Protée afin d'animer ces rocailles,

A commencé cette collection de demi-dieux.

MÉNÉLAS

J'ai failli en casser un tout-à-l'heure.

BRINDOSIER

Ah, extermine-les tous de tes flèches !

Ah, cela vaudra mieux que de béquiller misérablement à cloche-pied sur ce vilain petit tas de pierrailles,

Où le vieillard marin nous entretient de mets absurdes.

MÉNÉLAS

Quels ?

BRINDOSIER

D'eau minérale et de lait concentré !

Ou de fromage de cachalot, quand on peut s'en procurer de temps en temps.

Et l'eau de pluie que nous ramassons,

Il faut que nous en arrosions six plants de tabac dont il est fier et qui ne paient rien à la Douane.

Ah, nous serions tous morts sans cette amphore parfumée de vin de Crète

Dont il nous reste un tesson,

Et nous nous le passons à respirer de temps en temps.

MÉNÉLAS

Triste régime !

BRINDOSIER

Et pas un bon bourbier sentant fort la forêt, pour y vautrer de temps en temps comme les Satyres en ont besoin à la manière des sangliers et des autres bêtes !

Étonne-toi qu'ils aient le poil pendant et décoloré comme la barbe d'un philosophe.

Tout est sec et propre dans cet horrible endroit incessamment lavé et brossé et rebrossé par la mer et par le vent.

L'ail sauvage même, et les œillets de sable, et les farigoulettes,

N'y peuvent prendre racine.

MÉNÉLAS

Eh bien, je jure par Zeus de vous faire sortir d'ici.

Dis-moi ce qu'il faut faire.

BRINDOSIER

Es-tu fort ?

MÉNÉLAS *fait jouer ses mains et ses bras*

Ce sont de terribles pinces.

Quand je le tiendrai dedans, il saura quels athlètes on fait à Sparte.

BRINDOSIER

Est-il vrai que tu as étouffé Pâris dans tes bras ?

MÉNÉLAS

Il les a trouvés moins frais que ceux de ma femme, ho, ho !

Il n'y a pas de quoi me vanter.

Il était gras et sans aucunes vertèbres comme un haricot vert.

BRINDOSIER

Eh bien, dans ce cas, ceinture-arrière!

MÉNÉLAS, *faisant le geste*

Comme cela ?

BRINDOSIER

Ceinture-le par derrière et tiens bon ! et prends garde à ses coups de queue, le vieux requin !

MÉNÉLAS

N'aye pas peur, ma fille !

BRINDOSIER

Ne le lâche pas quoi qu'il fasse !

MÉNÉLAS

Le bon vieux ne me fera rien du tout.

BRINDOSIER

Et même si tout-à-coup tu tiens un lion rugissant entre tes bras,...

MÉNÉLAS

Un lion ?

BRINDOSIER

N'as-tu jamais ouï parler des tours du Vieux-de-la-Mer ? et qu'il devient à volonté un lion ?
Du feu ?
De l'eau ?
Un dragon ?
Et un arbre fruitier ?

MÉNÉLAS

Pourquoi un arbre fruitier ?

BRINDOSIER

Je ne sais, c'est comme ça. Ne te laisse pas étonner. C'est l'ordre invariable. Il n'a aucune imagination. Rappelle-toi bien.

(Elle compte sur ses doigts.)

Un lion d'abord, puis un dragon, puis du feu, puis de l'eau, puis un arbre fruitier. Quand tu verras l'arbre fruitier, c'est fini, et tu auras le bonhomme à ta merci.

MÉNÉLAS

Un arbre fruitier, très bien ! Que de choses on apprend quand on se met à naviguer !

BRINDOSIER

N'oublie pas de lui prendre ses lunettes, c'est d'elles qu'il tient son pouvoir surnaturel.

MÉNÉLAS

Ses lunettes, très bien !

BRINDOSIER

Ne laisse pas le vieux phoque t'échapper car il est glissant et tout huileux.

MÉNÉLAS

N'aie pas peur, j'ai déjà vu un phoque qui parlait.

C'est un batelier de Chersonèse qui nous l'avait amené.

Il chantait en langage scythique et appelait à grands cris son cher père et toute sa famille.

BRINDOSIER

Quand il aura fini de faire l'arbre fruitier et que tu lui auras pris ses lunettes,

Tu pourras lui demander tout ce que tu voudras.

MÉNÉLAS

Un mât, des voiles, du goudron ?

BRINDOSIER

Tu peux tout lui demander, ce qui se passe sur la terre et sur la mer. Il sait tout, il a un abonnement.

MÉNÉLAS

Un abonnement ?

BRINDOSIER

Ne sais-tu pas qu'à tous les dieux de la mer et de la terre suivant leur grade Jupiter sert un abonnement ?

De temps en temps il leur envoie

Un ruban étroit de papier transparent.

MÉNÉLAS

Eh bien ?

BRINDOSIER

Il suffit de le dérouler devant une lanterne et l'on voit tout à la fois,

Le passé, le présent, et l'avenir.

Moi, je n'y comprends rien. Mais tu peux avoir confiance en Protée.

MÉNÉLAS

Alors je ne serais pas fâché de savoir ce qu'est devenu mon frère et ce que fait ma belle-sœur Clotilde à Argos.

BRINDOSIER

Clytemnestre, veux-tu dire ?

MÉNÉLAS

Clytemnestre. Les pays chauds vous brouillent la mémoire.

Il revenait de mauvais bruits de là-bas.

BRINDOSIER

Tu peux tout lui demander.

MÉNÉLAS

Allons ! où est le vieux ?

BRINDOSIER

Tous les jours à midi il vient ici pour donner à manger à son troupeau.

Laisse-moi causer un peu avec lui et quand je lèverai la main,

Approche-toi sans qu'il t'entende, et zou ! presto ! ceinture-le par derrière !

— Qu'est-ce qui t'ennuie ?

MÉNÉLAS

Brindosier !

J'aimerais bien, ah, j'aimerais bien avoir un peu plus de confiance en toi !

BRINDOSIER

Mon intérêt n'est-il pas le tien ?

MÉNÉLAS

Ce sont ces cornicules sur ta tête qui m'ennuient.

BRINDOSIER

Crois-tu que je ne puisse te donner un bon conseil ?

MÉNÉLAS

Quel bon conseil peut-il y avoir dans une tête cornue ?

BRINDOSIER

Sais-tu seulement pourquoi ton bateau allait au hasard sans que tu puisses le diriger ?

MÉNÉLAS

Pourquoi ?

BRINDOSIER

Regarde à la proue.

MÉNÉLAS

Eh bien ?

BRINDOSIER

Ne vois-tu pas que le pauvre gros bon œil est tout effacé !

MÉNÉLAS

C'est vrai, par Zeus !

BRINDOSIER

Comment donc veux-tu que le bateau puisse se diriger sans son œil ?

MÉNÉLAS

Tu as raison. Je n'y avais pas pensé.

Par l'âne ! par le chien ! tu es une fille de bon sens et j'ai confiance en toi.

BRINDOSIER

Cache-toi là-bas sous ces pierres et quand je lèverai la main...

MÉNÉLAS

Entendu ! Viens, Hélène !

Il sort par le fond, emmenant HÉLÈNE.

BRINDOSIER

Parle-lui donc de notre Hélène aussi !

Elle sort par la droite.

SCÈNE IV

LE REPAS DES PHOQUES

(Musique)

Le plateau tourne apportant un autre site de l'île. On voit PROTÉE *tout nu dans une baignoire à fond convexe dans laquelle il se balance et dont le robinet est remplacé par un bouchon. Il est très gros et poilu. Barbe blanche assez maigre, oreilles pointues. Crâne luisant avec quelques rares*

cheveux. Sur les yeux des lunettes d'automobiliste. Près de lui sont rangés six plants de tabac dans des pots.

Il y a devant lui une corbeille de joncs remplie de poissons qu'il jette à ses phoques[1].

PROTÉE

Cot', cot', cot', cot', cot', ! Ici mes moutons ! Ici mes petits poulets ! Cot', cot', cot', !

Des têtes rondes de phoques apparaissent çà et là dans la mer.

Nous y sommes tous ? Un, deux, trois, quatre, six, huit, onze, douze,

Treize ! Le compte y est !

A qui le cabillaud, à qui le congre, à qui les rougets ? à qui le filet de flétan ? Cot', cot', cot', ! à qui la belle alose ?

Tumulte, bataille, cirque, écume, bonds des phoques qui se précipitent du haut des rochers dans l'eau neige et turquoise, braiements, trompettes, coups de queues et de nageoires. (Tout cela est exprimé par la musique.)

[1] A la scène poissons et phoques peuvent être remplacés par l'imagination des spectateurs et par la musique.

Ici, Moustache ! hale-toi sur tes défenses ! nous ne sommes plus jeunes, mon gros. Tiens, prends ce diable, tu n'en as pas peur !

Et toi, Otarys, ma mignonne, viens prendre cette belle limande, marche voir un peu sur tes nageoires de devant, comme sur de petits pantalons !

Elle lui prend le poisson dans la main.

A qui la friture ?

Il sème à pleines mains de petits poissons. Cirque.

A toi, Rhésus ! à toi, Gorgô ! et toi, le petit, qu'est-ce que tu as à braire là-bas comme un âne ? Attrape, mon petit tonneau !

Nouvelle distribution de poissons. Cirque.

Iou, le panier est vide.

Et maintenant, aux choses sérieuses ! au travail ! au travail !

Moustache, quel est le quotient de 0,00005 divisé par 123 ?

Tu n'en sais rien ? Tu me diras cela tout à l'heure.

Et toi, Tambour, tu vas m'additionner 3.977 et 7.896.

Et toi, Gorgô, s'il te plaît, tu m'extrairas la racine cubique de 27.

Allez, vous avez de quoi vous amuser.

Il souffle dans une conque.

Brindosier ! Brindosier !

SCÈNE V

Entre BRINDOSIER.

On voit MÉNÉLAS *qui se glisse derrière les rochers, tenant toujours* HÉLÈNE *par la main. Il l'attache avec une corde à un rocher derrière lequel lui-même se dissimule.*

BRINDOSIER

Que désire Monseigneur ?

PROTÉE

Oh, quelle politesse aujourd'hui ! c'est le langage des cours !

Apporte-moi ma cuvette pour me laver les mains.

Ma cuvette de Chine, famille rose, celle qui a des *mao-pings !*

Et que l'eau soit bien chaude.

Elle sort et revient rapportant une moitié de cuvette, qu'elle lui met sous le menton.

PROTÉE *soufflant et barbotant dans la cuvette.*

Bou ! Bou ! Bou !

Musique.

L'ennui, c'est que l'on ne peut avoir que des serviettes dépareillées. Une par-ci, une autre par-là, jamais un service complet.

Il s'essuie.

BRINDOSIER

Une bonne femme de ménage vous serait plus utile qu'une pauvre Satyresse.

Elle vous rebroderait tout cela à votre chiffre.

PROTÉE, *s'examinant dans un miroir ébréché qu'elle lui tient*

Oui-da ! Oui-da ! Oui-da !

BRINDOSIER

Vous m'avez promis de me laisser aller un jour si je suis gentille.

PROTÉE

Oui-da ! — Ote la brique.

Elle ôte la brique qui cale la baignoire. Il se balance avec satisfaction.

BRINDOSIER

Moi et les autres animaux à deux pieds, mes compagnons.

PROTÉE, *clignant de l'œil*

Et que devient Ménélas ?

BRINDOSIER

Quel Ménélas ?

PROTÉE cligne de l'œil et désigne d'un petit mouvement le rocher derrière lequel MÉNÉLAS est caché.

BRINDOSIER

Je ne sais ce que vous voulez dire.

PROTÉE, *à mi-voix*

Il est là qui nous guette derrière ce rocher.

BRINDOSIER, *se jetant à ses pieds*

Seigneur, vous savez tout et l'on ne peut rien vous cacher.

PROTÉE

Prends garde de casser ma cuvette. Elle a une fente qui m'inquiète beaucoup.

BRINDOSIER

Oui, je veux tout vous dire !

MÉNÉLAS sort la tête, elle lui fait signe de se cacher.

Mais tout d'abord...

Elle tire un peigne de sa ceinture et lui peigne les boucles.

Laissez-moi vous passer le peigne un peu, car vous êtes à faire peur avec cette barbe emmêlée et sablonneuse !

Oh, vieux naufrageur !

Dites, il n'y a pas moyen de vous tenir à la maison quand la mer est en folie,

Et qu'elle danse empanachée dans le vent Thrace avec toutes ses lanternes allumées !

(Ah, cela fait du bien après ces souffles étouffants de Libye et l'on respire à pleins poumons !)

Il faut que ce soit vous, n'est-ce pas, que les pauvres diables qui vont au fond

Voient le dernier à la crête d'une vague, vieux baigneur !

Dansant au milieu des épaves et des corposants, aussi insubmersible qu'une bouteille !

PROTÉE

Coupe-moi les cheveux.

BRINDOSIER

Mais il n'y a pas de cheveux ! à peine cinq ou six filaments impalpables ! Ce sont des ciseaux de brodeuse qu'il me faudrait !

PROTÉE

Ça ne fait rien ! Ce bruit de fer autour de ma tête me procure d'agréables illusions.

Tel, au mois de juin, le colporteur qui s'assoupit en écoutant le coup de la faux dans les prairies épaisses.

BRINDOSIER, *agitant les ciseaux autour de sa tête*

Mon petit Protée, je vous aime beaucoup.

PROTÉE

Moi aussi.

BRINDOSIER, *de même*

Vous ne me croyez pas, cela me fait de la peine.

PROTÉE

Je te crois, Brindosier.

BRINDOSIER

Ah, vous êtes si bon, si simple, si délicat !

PROTÉE

C'est vrai.

BRINDOSIER

Si curieux, si original ! Cette queue de poisson, quelle idée !

PROTÉE

N'est-ce pas ?

BRINDOSIER

Si riche !

PROTÉE

Oui.

BRINDOSIER

Vous aimez tellement les beaux-arts ! Cette collection que vous avez, il n'y en a pas deux dans toute la mer Égée !

PROTÉE

Et c'est sur elle que compte Ménélas, n'est-ce pas, pour réparer son petit bateau ?

BRINDOSIER

Voulez-vous le garder ici ? Il mettrait tout en désordre dans cette petite île si bien soignée.

Déjà il voulait ravager votre plantation. Depuis qu'il a pris Troie il ne se connaît plus. C'est un sauvage, un vrai dévorant !

PROTÉE

Ah, rusée ! pas vrai, c'est toi qui l'as endoctriné ?

Il n'arrive jamais ici un frère-la-côte sans que tu lui indiques le moyen de venir à bout du vieux Protée !

J'ai beau me transformer en lion et en dragon, en eau, en feu et en arbre fruitier,

Aucun d'eux n'a peur et ne lâche prise et il me faut lui donner ce qu'il demande.

Et c'est extrêmement lassant pour moi.

Sans parler de la perte de respectabilité pour un homme de mon âge.

BRINDOSIER

Laisse-moi donc partir.

PROTÉE

Bah, tu vois que ces malices ne t'ont pas réussi.

Aucun d'eux encore n'a tenu sa promesse avec toi. Hi ! Hi ! Hi !

On ne me prend pas ainsi, je suis un trop vieux poisson.

BRINDOSIER

Et savez-vous qui Ménélas amenait avec lui, la tenant par la main ?

PROTÉE

Qui ?

BRINDOSIER

Vous savez tout, Monseigneur, et je ne puis rien vous apprendre.

PROTÉE

Tu sais bien que je ne suis qu'un pauvre dieu de sixième classe, et mon abonnement à la Destinée est de la dernière main.

Rien que des petits tableaux ridiculement rognés sur le ruban !

Aux endroits les plus intéressants, allons ! voilà des gens dont il ne reste plus que la main, ou la chaussure, ou bien c'est la tête qui manque, et tout

à coup plusieurs brasses vous font défaut. Allez vous y reconnaître !

Aussi ayez donc confiance et prenez une servante qui s'appelle Brindosier et qui a des cornes sur la tête !

BRINDOSIER

Vous en êtes fier !

PROTÉE

Hé ! Hé ! Je ne dis pas ! On irait loin pour voir une de ces Nymphes dont on parle tant !

BRINDOSIER

Et de votre troupeau de Satyres aussi, n'est-ce pas ? Ce n'est pas tout le monde qui a un pareil cheptel ?

PROTÉE

C'est dans leur intérêt que je les conserve. Je veux leur apprendre l'hygiène et la morale.

Et puis cela m'amuse aussi de les voir sauter de roc en roc. C'est pittoresque. Il me semble que cela anime la localité ! Quel dommage de ne pas avoir un jet d'eau !

Ah ! je suis un fameux original et il n'y en a pas deux comme moi.

BRINDOSIER

Alors vous ne saurez pas qui est avec Ménélas.

PROTÉE

Alors il pourra se passer de mon bon filin de Phénicie, et de mon bois de teck.

Quelle pitié ! Cela se dit matelot ! ça veut naviguer, et ça n'est pas capable de traverser l'Eurotas un jour de pluie dans un cuveau à lessive !

BRINDOSIER, *à mi-voix*

Hélène...

PROTÉE

Hélène est avec lui ?

BRINDOSIER fait signe que oui.

Tu l'as vue ?

BRINDOSIER

Je l'ai vue.

PROTÉE

Aussi belle qu'on le dit ?

BRINDOSIER

Aussi belle. Ce sauvage l'entraîne par la main.

PROTÉE, *rêveusement*

Dix ans se sont passés depuis qu'à l'arrière du bateau qui l'amenait vers Troie
J'ai vu flotter son voile couleur d'or.

BRINDOSIER

C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE

Et ce grand feu d'où on l'a retirée ne l'a point roussie ni endommagée ?

BRINDOSIER

C'est toujours la même Hélène.

PROTÉE

Ah, je voudrais la voir.

BRINDOSIER

Vous voudriez l'avoir ?

PROTÉE

Je dis que je voudrais la regarder.

BRINDOSIER

Mais il ne tient qu'à vous, Seigneur, de l'avoir et de la regarder tous les jours de votre vie.

PROTÉE

Ah, ne me conseille pas de violence ! Je suis trop vieux. Mon île est petite,

Mais il n'y a pas une cabine de vieux pilote où tout soit mieux arrimé et arrangé.

Que les grands dieux en tassent donc autant à qui est toute la terre !

Je n'ai pas envie que ce bougre de sans-soin aille foutre tout en l'air !

BRINDOSIER

C'est une bien belle chose qu'Hélène.

PROTÉE

Elle t'a parlé ?

BRINDOSIER

Elle est tellement remplie d'orgueil depuis ce qui lui est arrivé

Qu'elle ne dit pas un mot hors : Je suis Hélène.

PROTÉE

Tranquille comme une statue et vivante par-dessus le marché ! Juste ce qu'il me faudrait.

Pas de scènes à craindre avec elle comme tu m'en fais tout le temps, petite !

BRINDOSIER

J'ai touché un mot à notre Ménélas de cette histoire idiote
Qu'on raconte dans toutes les Échelles depuis Marseille jusqu'à Gallipoli :
Qu'il y a deux Hélènes et que celle de Troie n'était pas la vraie.

PROTÉE

Ce n'est pas une histoire idiote ! c'est moi qui l'ai inventée, jamais je n'ai trouvé une meilleure blague !
Elle vaut son pesant de sel marin.

BRINDOSIER

J'ai dit à notre Ménélas
Que cette Hélène qu'il a retirée de Troie par la main était fausse,
Et que la vraie était en notre possession.

PROTÉE

Bravo ! Excellent ! allons tu deviens une vraie fille de la mer.

BRINDOSIER

Mais il ne tient qu'à vous de faire de ce mensonge une vérité.

PROTÉE

Comment ?

BRINDOSIER

Il ne tient qu'à vous de garder la vraie, l'unique Hélène.

PROTÉE

Je ne t'entends pas.

BRINDOSIER

Je n'ai pas tout dit à ce brutal, et que non seulement vous pouvez vous couvrir de pommes à cuire entre ses bras,

Mais que si vous le regardez sans vos lunettes, vous pouvez lui faire croire ce que vous voudrez.

PROTÉE

C'est vrai.

BRINDOSIER

Laissez-lui prendre vos lunettes. Faites-lui voir que je suis Hélène.

PROTÉE

Lui faire voir que tu es Hélène ?

Hou ! Hou !

BRINDOSIER

Il m'emmènera avec lui.

PROTÉE

Ho ! Ho !

BRINDOSIER

Et il vous laissera la véritable Hélène.

PROTÉE

Hé ! Hé !

BRINDOSIER

Et j'emmènerai tous les Satyres, mes frères, avec moi !

PROTÉE

Diable ! Comme tu y vas !

BRINDOSIER

Donnez-moi seulement sa figure.

Vous verrez si je ne suis pas plus Hélène qu'Hélène.

PROTÉE

Mais il a déjà dû te promettre quelque chose ?

BRINDOSIER

Promesses de marin ! Il jure trop facilement.

Croyez-vous qu'un marin se soucie beaucoup de prendre une bouche inutile

Par reconnaissance ? Ariane et Médée, je connais leurs histoires.

La caisse à eau n'est pas grande et voilà toute l'affaire.

— Et mes cornes ne lui disent rien.

PROTÉE

Crois-tu donc qu'il s'en va prendre avec lui toute cette potée de Satyres à son bord ?

BRINDOSIER

Tu lui feras croire que ce sont mes suivantes, chaste escadron.

PROTÉE

Les Satyres tes chastes suivantes ! Hou ! Hou ! Et pourquoi pas mes phoques ?

BRINDOSIER

Dis que c'est au-dessus de ton pouvoir.

PROTÉE

Rien n'est au-dessus de mon pouvoir
Ni de la crédulité d'un imbécile.

BRINDOSIER

Soyez gentil, Monsieur l'Empereur-de-la-Mer et Roi de tous les Menteurs !

PROTÉE

Mais je ne veux pas du tout perdre mes Satyres! Jamais je ne pourrai plus former une pareille collection !

Tous les dieux de la mer m'envient mon cabinet !

Il n'y a que Phorcus qui a ramassé quelques méchants marins d'Ulysse,

Et ils se promènent toute la journée sur son sable hyperboréen,

Avec leur longue-vue sous le bras et leur petit chapeau de toile cirée.

Cela ne vaut pas un ensemble comme le mien ! Ils sont connus partout, de vrais fils de l'air !

BRINDOSIER

De vieux moutons puants ! de vieux boucs ataxiques !

Si vous les laissez encore un mois à boire de l'eau minérale, ils ne seront plus bons que pour l'Ecole des Beaux-Arts.

PROTÉE

Ta ! Ta ! Ta !

BRINDOSIER

Mais Hélène, en revanche, quelle pièce unique! Quel honneur pour ta vieillesse !

Un pareil numéro, ça vaut bien tout un troupeau de mérinos à demi rogneux !

PROTÉE

Tu m'ennuies !

BRINDOSIER, *avec enthousiasme*

Hélène, dirait-on, la vraie, la seule Hélène...

PROTÉE

Tais-toi, tu m'ennuies !

BRINDOSIER

La vraie, la seule Hélène ! celle que les hommes et les dieux se disputent ! celle dont on parle partout !

Celle pour laquelle deux cent mille hommes viennent de se couper la gorge...

PROTÉE

Deux cent mille hommes, dis-tu ?

BRINDOSIER

C'est le chiffre officiel.

PROTÉE

Deux cent mille hommes !

Tais-toi ! tu me mets l'eau à la bouche.

BRINDOSIER

Quelle perle pour ta collection !

Je sais que Jupiter la désire et qu'il y a une place pour elle au ciel entre les étoiles Dioscures.

PROTÉE

Il ne l'aura pas !

BRINDOSIER, *brandissant les ciseaux*

Non, il ne l'aura pas ! C'est Protée tout de même, c'est ce petit dieu de sixième classe qui sera le plus malin !

PROTÉE

Tu me fais rire ! Eh bien, il en sera comme tu voudras !

BRINDOSIER, *levant la main*

C'est promis.

MÉNÉLAS sort de la cachette et s'avance en rampant.

PROTÉE

C'est promis !

Tout de même il m'en coûte de te perdre, Brindosier.

BRINDOSIER

Moi aussi, mon pauvre vieux.

Elle fait signe à MÉNÉLAS.

On s'entendait bien tout de même. On avait ses habitudes, ensemble, quoi !

MÉNÉLAS se précipite et saisit PROTÉE par derrière. La baignoire se renverse. Tumulte.

En avant ! hardi ! c'est bien ! comme ça, ceinture-le au-dessus des coudes ! Bon ! tiens bon ! tiens bon ! que je dis ! Ne le lâche pas, le vieux brigand ! Attention au numéro 1 ! N'oublie pas ! C'est le lion qui va commencer !

(L'ombre d'un lion se dessine sur la toile de fond.)

RIDEAU

ACTE II

Même tableau qu'à l'acte précédent. Quand le rideau se lève, on voit MÉNÉLAS étendu sur le rivage et dormant, tenant dans sa main la main d'HÉLÈNE voilée et assise. A gauche sur le proscenium appuyé sur une canne à bout de caoutchouc, se tient le SATYRE-MAJOR, écoutant l'orchestre. — A l'orchestre.

BACCHANALE NOCTURNE

pianissimo.

LE SATYRE-MAJOR *à l'orchestre*

Tout beau, Messieurs ! tout doux ! Plus bas ! Plus bas ! Plus bas !

S'il s'agissait de faire du bruit, nous n'aurions pas besoin de musique.

C'est le silence qu'il s'agit de faire entendre. Chhh !

Il bat la mesure. La musique, déjà faible, devient presque imperceptible.

Ça va mieux ! Sss ! plus bas encore ! que diable ! ce n'est pas pour des chaudronniers que vous jouez !

Mais pour des demi-dieux dont l'oreille farouche

se termine en une pointe aussi fine qu'un seul poil.

Et vous allez réveiller ce brave homme qui a pris Troie et terrassé un phoque et qui est bien fatigué.

Et Hélène même peut-être. Plus bas !

L'orchestre joue à vide, les violons retournés, les cymbales disjointes, les cuivres bouchés.

Très bien ! Vous m'avez compris ! voilà la musique comme je l'aime.

Le ronflement des tambours, le claquement des mains, la grêle des crotales, nous

Parviennent comme de l'autre côté de la lune.

Le torrent des sabots et des pieds nus qui suivent Bacchus

N'arrive pas plus à l'oreille que le grouillement au fond d'un fleuve des écrevisses cuirassées.

Ces cris désespérés

Ne sont pas plus pour nous que la froide archerie de Diane,

Quand par un radieux minuit dans les campagnes du Rhône elle prend un large mûrier pour cible !

Et la trompette elle-même quand elle sonne, aussi faible qu'un sifflet de verre.

Faible musique.

La nuit est aux dieux.

Coups très doucement sur la grosse caisse.

N'est-ce pas ! Elle est trop belle ! c'est trop beau, ce milieu de l'année !

C'est pour cela que Bacchus est venu,

Afin de délivrer les campagnes et les déserts et les énormes replis de la terre tout remplis de forêts

De cette marche en triomphe et de ce pas irrésistible au milieu des cris de désespoir, imposant le délice et la terreur !

Malheur à celui qui sur les feuilles mouillées à minuit

Verra le reflet du dieu blanc, pareil à un soleil de lait !

Malheur au cerf qui parmi ses biches inquiètes exhaussant sa tête arborescente,

Regarde l'étrange armée cependant qu'elle passe le gué montagnard en tumulte parmi les pierres roulantes.

Et le dieu déjà n'est plus là et les précède, et l'on ne voit qu'un gros homme ivre sur son âne !

Nul à cet appel n'est plus un homme tout-à-fait !

Car l'homme pour bondir prend les jarrets d'une chèvre,

Et la chèvre pour happer l'aigre poignée de vigne qu'on lui tend

Se met debout et devient une fille au front cornu !

Silence !

La musique cesse peu à peu.

Salut, Ménélas !

Silence.

Il dort ! ce n'est pas en vain qu'il a regardé dans les prunelles du dieu de la Mer !

Tout pour lui est changé et je vais lui apparaître comme la plus adorable des Nymphes.

Salut, libérateur !

MÉNÉLAS ouvre les yeux sans se réveiller. — Le SATYRE-MAJOR lui fait d'horribles grimaces. — MÉNÉLAS le regarde avec hébétement et imite ses grimaces. — Puis d'un bond il se relève et saute sur son arc, mais peu à peu comme frappé d'étonnement il le laisse se débander.

SCÈNE I

LE SATYRE-MAJOR

Salut, Ménélas !

MÉNÉLAS

Qui me parle ?

LE SATYRE-MAJOR

C'est moi, Seigneur, qui vous parle.

MÉNÉLAS

Quoi, n'y avait-il pas ici tout à l'heure,
Un de ces vilains Satyres encore qui me tirait la langue ?

LE SATYRE-MAJOR

Il n'y a que moi ici, Seigneur, pour vous servir.

MÉNÉLAS, se passe la main sur le front.

Qu'y a-t-il ? Monseigneur semble inquiet et troublé.

MÉNÉLAS

Ah, je suis las de toutes ces diableries !

LE SATYRE-MAJOR, *minaudant*

Ce n'est pas moi au moins qui vous fais peur ?

MÉNÉLAS

Toi, ça va bien. Je t'aime. Tu es jolie. Ah, cela fait plaisir de regarder une gentille figure.

LE SATYRE-MAJOR, *avec une révérence*

Monseigneur !

MÉNÉLAS

Qu'une longue boucle blonde fait bien le long de la délicieuse amande d'un jeune visage !

Et quel teint éclatant, aussi pur qu'une fleur de bégonia !

Qui es-tu ?

LE SATYRE-MAJOR

La servante du seigneur Protée.

MÉNÉLAS

Tu as un bien vilain maître.

LE SATYRE-MAJOR

Naxos, (le plus souvent),

Est une île au milieu de cette mer qui se trouve entre les trois Continents,

Et c'est elle qui recueille toutes les épaves des tempêtes et des courants.

MÉNÉLAS

Tu es une de ces épaves toi-même ?

LE SATYRE-MAJOR

J'étais abandonnée sur la mer dans un petit bateau,

Et c'est le vieillard Protée qui recueillit ma faiblesse et mon innocence.

MÉNÉLAS

Comme elle a bien dit ça !

Écoute, tu es adorable !

LE SATYRE-MAJOR

Tout beau, Seigneur !

N'est-ce pas là votre dame qui est avec vous ?

MÉNÉLAS

Ça ne fait rien ! ça lui est tellement égal ! " Je suis Hélène ".

Veux-tu ! je t'emmène ! je te donnerai une place à la lingerie.

Mais dis moi d'abord comment ton maître se ressent de la friction que je lui ai administrée.

LE SATYRE-MAJOR

Merci, il va bien et vous demande ses lunettes.

MÉNÉLAS

Un moment ! qu'il vienne les chercher.

LE SATYRE-MAJOR

Il n'ose vous affronter de nouveau.

MÉNÉLAS

J'ai bien cru que j'allais lâcher prise !

Le lion et tout le reste, ça m'est égal ! Mais c'est le numéro de l'octopode que je n'attendais pas !

Quand je me suis vu tout-à-coup au milieu de ces lanières flottantes,

Face à face avec ce bec de perroquet et ce crâne cylindrique, pareil à un énorme cornichon décoloré, plein d'une épouvantable sagesse,

Et ces yeux sans prunelles où flotte une lumière, comme une lampe derrière une boule pleine d'eau,

J'ai pensé rendre l'âme de dégoût ! Heureusement que la vision n'a pas duré,

Et qu'aussitôt j'ai tenu entre mes mains cet arbre gluant qui produit des pots de confiture,

Tout mangé par le milieu d'un cancer rose, pareil à un pis de vache.

Pouah !

LE SATYRE-MAJOR, *joignant les mains*

Vous êtes un héros !

MÉNÉLAS

Eh bien ! Qu'est-ce qu'il demande encore, le vieux collectionneur ?

LE SATYRE-MAJOR

Il demande ses lunettes.

MÉNÉLAS (*il les met sur son nez.*)

On ne voit rien avec.

LE SATYRE-MAJOR

Naturellement; elles ne sont pas faites pour voir.

MÉNÉLAS

Alors ?

LE SATYRE-MAJOR

C'est le signe de son autorité.

Quand les phoques voient ses lunettes, ils sont frappés de respect et de terreur.

C'est ainsi qu'il les oblige à quêter pour lui et à apprendre l'arithmétique.

MÉNÉLAS

En voilà encore une invention ! C'est comme ces rubans qu'il m'a montrés !

Je voulais savoir un peu ce qui se passe à Argos, car il court de mauvais bruits sur la famille.

Bon ! La première chose que je vois, c'est ma belle-sœur Clotilde à qui un jeune homme inconnu se mettait en devoir de retirer de son ventre une grande épée à deux tranchants.

LE SATYRE-MAJOR

Ciel !

MÉNÉLAS

Eh bien ! Elle ne souffrait aucunement de cette familiarité. On la voyait se relever et sortir à reculons en arrangeant sa coiffure.

LE SATYRE-MAJOR

Prodige !

MÉNÉLAS

Aussitôt se présentait un homme, le crâne fendu en deux, et Clotilde, — Clytemnestre, veux-je dire, — qui se tenait à côté de lui, la hache à la main.

LE SATYRE-MAJOR

Grands dieux ! vous me faites peur !

MÉNÉLAS

Le crâne se recollait et mon frère Agamemnon

sortait de la baignoire parfaitement intact et sec.

Et ainsi de suite. Et cela a fini confusément par une épouvantable fricassée où tout était confondu, le sacrifice de ma nièce et la cuisine qu'on a faite de mes petits cousins !

J'en ai mal aux yeux.

Si au moins je reconnaissais les gens ! Mais tout tremble et ondule comme les figures qu'on voit au-dessus d'un feu ! et aux endroits les plus intéressants il y a des grands trous blancs. Car ces rubans ne sont pas de première main.

LE SATYRE-MAJOR

Les oracles sont toujours obscurs.

MÉNÉLAS

En somme tous ces massacrés qui se raccommodent, c'est un symbole, quoi ! et le sens est plutôt consolant.

J'en conclus que tout s'arrange,

Comme le prouve ma propre histoire.

— Mais si j'avais seulement cent brasses de ces rubans, quelle concurrence pour Delphes !

— Là dessus je n'en pouvais plus et je me suis endormi,

Tenant ferme la main de cette femme et dans l'autre les lunettes.

LE SATYRE-MAJOR

Rendez-les moi !

MÉNÉLAS

Minute ! est-ce que ma barque est réparée ?

LE SATYRE-MAJOR

Elle est prête et vous attend.

MÉNÉLAS

L'œil du bateau est repeint ?

LE SATYRE-MAJOR

Il est repeint. Vous n'avez plus que la prunelle à y poser.

Vous avez une voile de lin et une autre de jute, quinze avirons de la première bordée et vingt-huit de la seconde,

Et un beau gouvernail presque neuf qui a été fait pour l'Administration des Pompes funèbres Égyptiennes.

MÉNÉLAS

Je lui rendrai les lunettes quand je partirai.

LE SATYRE-MAJOR

Écoutez donc ! Vous pouvez lui demander autre chose !

MÉNÉLAS

Quoi ?

LE SATYRE-MAJOR

Ne savez-vous pas que la fameuse Hélène habite depuis dix ans cette île ?

MÉNÉLAS, *prenant son arc*

File, ou je te tue !

LE SATYRE-MAJOR, *fuyant*

Regardez derrière vous !

SCENE II

Entre BRINDOSIER, *voilée.*

BRINDOSIER

Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.

MÉNÉLAS, *se retournant*

Quoi ?

BRINDOSIER

Salut, ô mon époux, je te retrouve enfin.

MÉNÉLAS

Qui êtes-vous ?

BRINDOSIER *lève son voile.* MÉNÉLAS *la regarde en silence.*

MÉNÉLAS

Regarde, Hélène !

HÉLÈNE, *se dévoilant indolemment*

Qui êtes vous, Madame ?

BRINDOSIER

Réponds-lui, Ménélas. Dis-lui qui je suis. Cette voix, ce visage qui se tourne vers le tien, cette femme devant toi qui t'accueille, cela, ne les reconnais-tu pas ?

MÉNÉLAS, *à voix basse*

Hélène, c'est Hélène.

HÉLÈNE

Il n'y a ici d'autre Hélène que moi.

MÉNÉLAS

Ah, le cœur me bat étrangement ! Voici avec moi deux Hélènes, celle du passé et l'autre que Pâris m'a rendue.

Si je ne tenais ta main, ah, je dirais que celle-ci est la vraie. C'est la voix, c'est la taille, c'est le visage,

Plus jeune seulement, plus pur peut-être.

Regarde toi-même.

HÉLÈNE

Je n'ai pas besoin de regarder.

MÉNÉLAS

Regarde, te dis-je !

HÉLÈNE, *tournant lentement les yeux vers lui*

Cette femme me ressemble comme je ressemble à Andromaque.

MÉNÉLAS

Tais-toi, tu n'y entends rien ! je me souviens mieux que toi !

HÉLÈNE

Il n'y a ici d'autre Hélène qu'Hélène de Troie,

Qui fut enlevée par Alexandre autrement Pâris.
Comme on le sait dans le monde entier depuis Gadès jusqu'à la Colchide,
Et comme en témoignent ces grands tas de briques noircies, qu'on voit en face de Ténédos.

BRINDOSIER

Je ne sais. Quant à moi, je suis Hélène de Sparte.

HÉLÈNE

Tu ne l'es mie.

BRINDOSIER

Toujours fidèle, toujours aimante, la même,
Et qui n'ai pas d'autre époux que le mien.

MÉNÉLAS

Comment êtes-vous ici, Madame, en cette présente île de Naxos ?

BRINDOSIER

Je dormais.

MÉNÉLAS

Vous dormiez ?

BRINDOSIER

Hermès,
Hermès m'avait flagellé le visage
De ce rameau trempé dans le fleuve Léthéon.

MÉNÉLAS

Vous dormiez ! et moi pendant ce temps, casque en tête et l'épée au poing,
J'assiégeais Troie là-bas où vous étiez.

BRINDOSIER

Non pas moi.

MÉNÉLAS

Non pas vous ?

BRINDOSIER

Celle-ci, non pas moi !

MÉNÉLAS

Vous dites bien, car celle-ci est Hélène.

BRINDOSIER

Salut donc, Hélène.

MÉNÉLAS

La reconnaissez-vous ?

BRINDOSIER

Salut, Hélène.

MÉNÉLAS

C'est Hélène que je tiens par la main ?

BRINDOSIER

Qui d'autre ?

N'est-ce point mon visage ? N'est-ce point mon corps ? N'est-ce point mon sein que soulève ce souffle indigné ?

Qu'as-tu fait, pendant que je dormais, ô image de moi-même ! et quel usage les dieux ont-ils fait de mon sommeil ?

C'est moi pour qui Troie a brûlé pendant que je dormais, c'est moi qui l'ai rasée comme avec la faux, pendant que je n'étais troublée d'aucun songe !

Mon corps est-il si puissant que sa seule image suffise à la volonté d'un dieu ?

Mon âme est-elle si puissante qu'elle suffise à faire vivre deux corps ?

HÉLÈNE

Ce sont des paroles qu'il est difficile de supporter.

BRINDOSIER

Maintenant, sœur Hélène, ô mon image,
Maintenant que votre tâche est faite,
Maintenant que je suis éveillée et qu'il fait jour,
Il est temps que vous me cédiez ma place et mon époux !
Ayez la bonté de disparaître, je vous en prie.

MÉNÉLAS

Souffle dessus un peu pour voir si elle va disparaître
Comme la vapeur de l'eau qui commence à bouillir.

BRINDOSIER

Mais toi, Ménélas, qu'attends-tu pour m'ouvrir tes bras après ces dix années,
Et ce cœur qui m'appartient ?

MÉNÉLAS

Quelle preuve as-tu que tu es Hélène ?

BRINDOSIER

Nulle que la vérité.

MÉNÉLAS

Je sens je ne sais quel doute en moi.

HÉLÈNE

Ménélas, j'ai déjà supporté de vous beaucoup de choses et j'ai beaucoup souffert par vous : toutefois ne me poussez pas à bout.

Et il est bien vrai que je suis une femme et en votre possession : non point tant cependant que vous le croyez.

Mais je proteste que si vous avez le malheur de me faire cette injure et de lâcher seulement ma main,

Vous ne ramènerez plus Hélène une seconde fois,

Et ni dans cette vie ni dans l'autre

Vous ne retrouverez ces doigts si longtemps des vôtres disjoints.

MÉNÉLAS

Je suis le maître de tout ce qu'il y a d'Hélènes au monde.

BRINDOSIER

Une seule suffit.

MÉNÉLAS

Tu dis bien ! Il n'y a qu'une Hélène pour moi.

BRINDOSIER

Une seule, la même.

MÉNÉLAS

Tu dis bien, la même pour moi à jamais.

BRINDOSIER

Une seule Hélène, celle qui te fut donnée jadis.

MÉNÉLAS

Je me souviens !

BRINDOSIER

La fille de Léda et de Jupiter...

MÉNÉLAS

... La femme du Roi de Sparte.

BRINDOSIER

... Jupiter qui tonne dans les nuées,
Quand les nuages pareils à de grandes montagnes blanches accumulées
S'accroissent peu à peu dans le ciel pur,
Au-dessus de ce petit temple rouge bien connu des bergers dont le fronton n'a pas plus de trois colonnes.

MÉNÉLAS

Tu te souviens ?

BRINDOSIER

Là est une prairie ombragée de peupliers.

HÉLÈNE

Mais il n'y avait pas de peupliers !

MÉNÉLAS

Si, tais-toi, il y en avait !

BRINDOSIER

Là est une prairie ombragée de peupliers.

MÉNÉLAS

Il y avait des peupliers, je me souviens à mesure qu'elle parle.

BRINDOSIER

Là où le ruisseau rapide... Il fuit !

MÉNÉLAS

Là où le ruisseau rapide...

BRINDOSIER

Que ses eaux étaient claires !

MÉNÉLAS

Que ses eaux étaient claires et quel bruit triste elles faisaient parmi les pierres roulantes !

BRINDOSIER

Avant qu'elles n'entrent dans la vaste conque de Juin.

MÉNÉLAS

... Avant que par mille vannes et coupures, elles ne soient distribuées à tout le riche herbage.

BRINDOSIER

Là sont trois chênes consacrés à mon père.

HÉLÈNE

Bon, voilà que ce sont des chênes à présent !

MÉNÉLAS

Elle a raison, je me souviens, ce sont des chênes.

BRINDOSIER

Ce grand arbre dont la feuille est la plus tardive.

MÉNÉLAS

En ce mois de juin où tu me dis que tu m'aimais, à ces hauteurs où nous étions montés.

C'est à peine si elles étaient encore poussées.

BRINDOSIER

Leur couleur est celle de l'or.

MÉNÉLAS

Non point l'or de la vieillesse, mais le jeune rameau qui commence !

Avant que Jupiter ne leur ait donné

Cette puissante couleur de vert où ses yeux se complaisent.

BRINDOSIER

Leur couleur est celle de l'or !

MÉNÉLAS

Non point du temps qui passe, mais de celui qui vient de commencer.

BRINDOSIER

Leur couleur est celle de l'or.

MÉNÉLAS

Non point leur couleur, ô bien aimée !

Mais celle de ce grand feu que j'avais allumé un peu plus bas et dont l'éclat les enveloppait tout entiers.

BRINDOSIER

N'est-il point convenable que l'on se purifie par le silence et par le jeûne...

MÉNÉLAS

Oui, cela est convenable.

BRINDOSIER

... N'est-il pas convenable qu'on se purifie comme pour les Mystères,
Quand on va épouser la fille d'un dieu ?

MÉNÉLAS

Quant on tient entre ses bras l'enfant divin dont les yeux immobiles entre les paupières
Vous regardent avec indifférence.
Et tu étais vierge entre mes bras comme la Victoire, et la harpe pour l'aveugle,
Et comme ce jeune fût de marbre blanc au seuil de la patrie que l'exilé saisit religieusement de ses deux mains !

BRINDOSIER

Au-dessus de nous s'élevaient ces longs rubans de murs l'un sur l'autre, et cette citadelle dans le ciel avec ses tours déchiquetées,

Et ces longues forêts de chênes toutes plates sur les terrasses, pareilles à la mousse qui pousse entre les interstices,

Et ces cascades silencieuses et immobiles,

Et ce lieu d'avance aménagé par la main des Titans sur l'ordre de mon père,

Pour être son temple avec nous.

MÉNÉLAS

Je me souviens.

BRINDOSIER

Et que tu étais beau alors, Ménélas, le plus fort entre tous ceux de ton âge et le plus habile aux jeux !

MÉNÉLAS

Tu es la même toujours.

BRINDOSIER

La même, c'est toi qui le dis, tu en es sûr ?

MÉNÉLAS

Hélène : il n'y a pas d'autre femme au monde.

BRINDOSIER

Dis, t'ai-je bien fait souffrir ?

MÉNÉLAS

Pas à la mesure de mon amour.

BRINDOSIER

Était-ce dur d'être séparé de moi ?

MÉNÉLAS

Mon désir ne t'a point quittée.

BRINDOSIER

Ni moi je ne t'ai quitté.

MÉNÉLAS

Tu ne m'as point quittée ?

BRINDOSIER

Je dormais entre tes bras.

MÉNÉLAS

Dis seulement une chose, fille de Zeus !

BRINDOSIER

Oui, je veux te la dire.

MÉNÉLAS

Comment moi qui entre les chefs grecs n'étais pas ni le premier ni le second,

Ai-je trouvé faveur à tes yeux ?

BRINDOSIER

N'avais-tu rien pour la mériter ?

MÉNÉLAS

Rien quand je te regarde et que je me souviens !

BRINDOSIER

Et qui donc m'aurait tenu ainsi entre ses bras et ne m'aurait point lâchée ?

Ces dix ans qui ne furent qu'une seule heure de nuit,

Pendant que je dormais.

MÉNÉLAS

La nuit est finie.

BRINDOSIER

Elle est finie et je suis réveillée !

MÉNÉLAS

Elle est finie et je vois de nouveau ces yeux pleins d'indifférence qui me regardent.

BRINDOSIER

Qu'attends-tu donc pour venir entre mes bras ?

Il fait le geste d'aller vers elle.

HÉLÈNE

Ménélas.

MÉNÉLAS

Hélène !

HÉLÈNE

Que fais-tu ? Vas-tu me laisser, une fois encore ?

BRINDOSIER

N'écoute point ce qu'elle dit ! N'écoute pas cette ombre façonnée par les pouvoirs envieux à mon image et qui veut te décevoir encore !

HÉLÈNE

Te décevoir ! Réponds lui ! Est-ce en songe que tu as souffert ?

Est-ce en songe que tu as pris Troie ? Est-ce en songe que tu m'as retirée du sombre Gynécée Asiatique,

Cette nuit où l'on voyait clair, bien qu'il n'y ait aucune lampe allumée ?

Est-ce qu'il est trompeur, le visage que tu as reconnu à la flamme d'une telle lumière ?

BRINDOSIER

Tout est un songe, excepté ces jours de jadis qui n'ont pas cessé.

HÉLÈNE

Et dis si c'était un songe aussi à cette heure de midi cet énorme dos de la mer entre l'Europe et l'Asie qui s'est levé pour nous prendre comme l'échine d'un taureau,

Et qui, d'un seul coup m'emportant avec le Ravisseur en un seul jour

Nous a laissés à sec là-bas ! près d'un phare fumant dans le point du jour qui s'éteignait.

BRINDOSIER

Tout est un songe excepté ce visage vers toi et ces yeux pleins d'ignorance vers les tiens comme ceux des animaux.

HÉLÈNE

Tout est un songe, excepté cette main de nouveau dans la tienne et ce corps de nouveau solide entre tes bras.

BRINDOSIER

Ah, les fleuves de la terre au mois de Juin,

quand les troupeaux épars remontent l'herbe difficile et que le pâtre écarte du genou ce torrent qui descend vers lui de la vie verte et rose et toute luisante, pleine de fleurs, d'abeilles et de papillons !

Ah, le miel que je fus à tes lèvres et cette tête tout-à-coup que j'ai versée sur ton épaule !

HÉLÈNE

Tu caresses et j'ai frappé.

BRINDOSIER

J'ai gagné ton cœur.

HÉLÈNE

Tu ne l'as point percé.

BRINDOSIER

Souviens-toi de ces nuits de ma jeunesse où je dormais à ton côté !

HÉLÈNE

Souviens-toi de ces nuits où tu étais seule, et moi entre les bras du Ravisseur.

BRINDOSIER

Je fus fidèle.

HÉLÈNE

Fidélité dormante.

BRINDOSIER

Fidèle cependant.

HÉLÈNE

Joyau de peu de prix qui ne fut pas perdu et qui n'est pas disputé !

BRINDOSIER

Toujours la même.

HÉLÈNE

Et moi aussi, ne suis-je pas toujours la même ? Et de plus une autre.

BRINDOSIER

Femme d'un seul.

HÉLÈNE

Et moi donc, n'étais-je pas ta femme entre les bras du Ravisseur ?

Quand du haut de la grande tour de Troie
Je voyais autour de cette ville bien défendue
Au Nord, au Sud, au Levant, au Couchant,

Ta patience et ton désir chaque soir autour de moi
Se rallumer avec les cent mille feux de ton armée campante !

BRINDOSIER

Tais-toi, illusion !

HÉLÈNE

Tais-toi, imposture !

MÉNÉLAS

Que faire ?

BRINDOSIER

Me croiras-tu si cette création d'un dieu malin
Avoue son imposture et que c'est moi Hélène ?

HÉLÈNE

Certes en ce cas il faudra toutes deux nous croire.

BRINDOSIER

Laisse-moi donc seule avec elle.

Sort MÉNÉLAS.

SCÈNE III

Silence.

BRINDOSIER

Naturellement, c'est vrai, je l'avoue, c'est vous qui êtes Hélène.

HÉLÈNE

Je vous rends grâces.

BRINDOSIER

Avouez que l'on pourrait s'y tromper.

HÉLÈNE

Je ne sais. Je ne vous ai pas regardée.

BRINDOSIER

Regardez-moi donc.

HÉLÈNE, *la regardant*

Il faut que Ménélas soit encore plus fou que je ne croyais.

BRINDOSIER

C'est Protée qui a fait ce prestige.

Silence.

C'est le seigneur Protée qui a fait ce prestige étonnant.

Silence.

C'est lui qui a mis l'illusion dans ses yeux.

N'êtes-vous pas curieuse de savoir qui est le seigneur Protée ?

HÉLÈNE

Non.

BRINDOSIER

C'est l'intendant de cette mer ivre et folle où Médée dispersa les membres de son grand-père,

Dont le fond est troublé par des soupirs sulfureux,

Et dont la surface incessamment est battue et barattée par les rames d'expéditions extravagantes,

Argô, Troïa,

Tous ces aventuriers au grand nez, au petit front stupide, glabres comme des acteurs, ramant de bon courage !

Et là-bas cet anneau d'écume, est-ce un phoque qui respire ?

Nullement c'est une vache.

C'est Jupiter à la nage sous la forme d'une

bête à cornes couronnée de marguerites qui amuse une petite fille !

HÉLÈNE

Dois-je comprendre que vous considérez comme une démence
Cet honorable effort de toute la Grèce pour me récupérer ?

BRINDOSIER

Certes et bien digne de Protée.

HÉLÈNE

Vous m'excuserez de ne pas être de votre avis.

BRINDOSIER

Que vous êtes belle, Hélène, et que j'aime ces beaux yeux, dépourvus de toute expression,
Que vous tordez lentement vers moi !

HÉLÈNE

Oui, c'est moi qui suis la belle Hélène.

BRINDOSIER

Ah, il n'y a pas de Protée qui tienne !
Je le jure, Ménélas est un sot de ne pas faire la différence entre nous deux !

HÉLÈNE

Il est vrai.

BRINDOSIER

C'est un balourd et un sot.

HÉLÈNE

Il est vrai.

BRINDOSIER

Un brutal, un méchant !

Ah, j'en suis sûre ! ce n'est pas une fois seulement qu'il vous a caressé l'échine avec le bois de son arc.

HÉLÈNE

Tous les hommes sont de même.

BRINDOSIER

Eh quoi, Pâris aussi...

HÉLÈNE

Non. C'était un homme agréable et qui savait faire avec les femmes.

BRINDOSIER

Mais il est mort, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Il ne faut plus y penser.

BRINDOSIER

N'y pensons donc plus et évitons cette ride du front verticale qui est la plus difficile à effacer.

Il faut se la masser chaque soir avec le pouce.

HÉLÈNE

Avec le pouce et un peu de suint de mouton raffiné.

BRINDOSIER

On ne peut rien vous apprendre.

Laissez-moi vous regarder encore, non pas comme font les hommes qui n'y connaissent rien, mais avec l'œil d'une femme.

Grands dieux ! (*Soupir.*)

Ah, dieux, que vous êtes belle ! il n'y a rien à reprendre en vous.

Ariane même, à qui cette île doit sa gloire,
N'était qu'une grasse Crétoise auprès de vous.

HÉLÈNE

Quelque fraîcheur, dit-on ?

BRINDOSIER

Oui. — Mais d'où vient cette robe ?

HÉLÈNE

Vous ne l'aimez pas ? C'était la dernière mode de Troie pourtant.

BRINDOSIER

Oui.

Et Troie était séparée du reste de la terre depuis dix ans.

HÉLÈNE, *la voix tremblante*

Qu'y puis-je faire ? C'est la faute de ce vilain Ménélas.

BRINDOSIER

Ce vert si curieux... Ah, je ne l'avais pas revu depuis longtemps. Ma grand-mère aimait tellement cette couleur !

Et ces grands animaux brodés, que c'est étrange ! cette chaussure Phrygienne, cette agrafe vraiment Cimmérique...

HÉLÈNE

Ce n'est pas ma faute !

Elle pleure.

BRINDOSIER

Qu'ai-je fait, ma chérie ? ne pleurez pas, ne gâtez pas ces beaux yeux !

Écoutez ! Savez-vous ce que je pense ? C'est vous qui êtes à la mode et moi qui ne le suis plus déjà.

Ce butin qui se disperse de tous côtés...

Tout, cet hiver, va se porter à la Troyenne.

HÉLÈNE, *larmoyant*

Ah, ah !

BRINDOSIER

N'êtes vous pas contente ?

HÉLÈNE

Ah, vous me percez le cœur !

Quand ce vilain Ménélas est arrivé, tout-de-suite je lui ai dit d'aller piller chez mes belles-sœurs.

Il y en avait cinquante et je connaissais leurs armoires.

Nous sommes partis avec cinq bateaux remplis de malles.

Tout cela a péri dans la tourmente !

BRINDOSIER

Ah, c'est un coup bien dur !

Elle l'enlace.

HÉLÈNE, *palpant l'étoffe de sa robe*

Ma chère, quelle est l'étoffe dont votre robe est faite ? Je n'en ai jamais vu de pareille.

BRINDOSIER

C'est du pongé de Chine qui est fait avec de la soie de chêne.

HÉLÈNE

Et cela peut se laver ?

BRINDOSIER

Le navire qui nous l'a apporté était sous la mer depuis trois semaines. C'était la première consignation pour l'Europe.

HÉLÈNE

Que vous êtes heureuse !

BRINDOSIER

Et que diriez-vous de cette étoffe plus brillante que la soie, plus fraîche que le lin,
Qui est faite avec de l'ortie ?

HÉLÈNE

Vous en avez beaucoup ?

BRINDOSIER

Quarante caisses bien repérées au large de Pharos. Ah, je n'ai jamais rien qui me manque !

Pas une tempête d'équinoxe qui ne nous apporte les dernières nouveautés.

Pas une maison de Tyr ou de Thèbes Hécatompyles,

Qui ne nous soit bien introduite.

Et quelle pourpre nous avons !

Aussi fraîche que le sang ! Regardez ! c'est le dernier genre de Tyr. On l'appelle " La Troyenne". Et cette autre est " l'Hélénide ".

Vous rougissez ? avouez que c'est flatteur.

HÉLÈNE

Ah, que l'on est heureux d'avoir tant de fréquentations.

BRINDOSIER

Oui. C'est l'avantage de ce petit port de mer.

HÉLÈNE

Moi, je m'en vais à Sparte.

BRINDOSIER

C'est une ville bien honorable et les mœurs y sont bonnes.

HÉLÈNE

Simples, mais bonnes.

BRINDOSIER

Quelles orgies de fidélité vous pourrez y faire avec Ménélas !

HÉLÈNE

La forme des chapeaux y est réglée par la loi sous la peine capitale.

BRINDOSIER

Mais la nature y est belle.

Que c'est solennel le milieu de ces longs jours d'été,

Quand parmi l'aboiement des cigales interrompues dans la lumière qui fait tout disparaître,

On entend comme le bruit d'un dieu qui aiguise son épée !

Et que le Taygète au soir après l'orage rôtit en ruisselant devant le soleil

Comme une pièce de bœuf devant un grand feu de bois !

HÉLÈNE

Ce qu'il y a de mieux à faire à Sparte est de dormir. Je déteste la campagne.

BRINDOSIER

Les femmes y sont belles.

HÉLÈNE

Elles font le pain, elles traient les vaches et dansent comme des bêtes.

BRINDOSIER

Les hommes sont de bons compagnons.

HÉLÈNE

On ne me permet que les pères de famille au-dessus de quarante ans et je ne suis invitée qu'au dessert.

Alors on craque ensemble des noix et l'on s'exerce à parler d'une manière Laconique.

BRINDOSIER

Pauvre Hélène ! ah, que vous allez souffrir, vous qui avez eu des expériences si intéressantes !

HÉLÈNE

J'aime mieux ne pas y penser.

BRINDOSIER

Où est cette fameuse Hélène ? dira-t-on.

Elle est à Sparte et elle coud des poches à sel pour des pâtres.

C'est elle avec ses femmes qui fabrique ces biscuits locaux si renommés.

Que l'on casse avec une masse de plomb et où l'on trouve de noires momies de raisins secs.

HÉLÈNE

Vous aussi, votre vie doit être bien monotone.

BRINDOSIER

Ma chère, que dites-vous ? Tout passe ici ! C'est le centre des trois mondes,

Sans parler de ce ciel au-dessus de nous qui est le quatrième.

Pas de jour qu'un dieu n'en descende. Ah, votre père m'est bien connu !

Pas un héros dont nous n'ayons la visite.

Rien ne tombe à l'eau que je n'en aie aussitôt le meilleur.

HÉLÈNE

Eh bien, vous êtes heureuse !

BRINDOSIER

Non. Je suis une femme de foyer.

Tranquille, modeste.

Une vie simple et tout unie, voilà ce qu'il me faut.

Ah, ce serait une position pour vous !

HÉLÈNE

Ne me tentez pas.

BRINDOSIER

Hélène de Naxos après Hélène de Troie ! Hélène-du-milieu-des-mers !

On armerait de tous les ports du monde pour venir vous voir,

Comme on s'en va à Delos vers l'autel d'Apollon et de Latone !

HÉLÈNE

Et si Ménélas vient me prendre ?

BRINDOSIER

Fiez-vous à moi. Fiez-vous au seigneur Protée.

HÉLÈNE

Qui est Protée ?

BRINDOSIER

Le plus riche de tous les demi-dieux.

Il a le contrat pour toute la mer jusqu'à Tarente. Parlez-moi de votre Priam !

HÉLÈNE

Personnellement ?

BRINDOSIER

Vous en ferez ce que vous voudrez.

C'est un original qui à deux jambes préfère une grande queue de poisson.

Il est aussi inoffensif qu'un cul-de-jatte.

HÉLÈNE

Bien sûr, ce n'est pas un peu mort à Naxos ?

BRINDOSIER

Mort ? La mer est comme un grand journal où tout ce qui se passe vient s'inscrire.

Et si Naxos vous ennuie ici,

Rien n'empêche de la mettre ailleurs.

C'est une roche légère et qui flotte comme un échaudé et comme un blanc d'œuf battu.

Et si vous voulez vous en aller, vous êtes libre.

Allons, votre carrière n'est pas finie ! Il n'y a pas qu'une Troie au monde.

HÉLÈNE

En quoi est ce bracelet à votre bras gauche ?

BRINDOSIER

Il est d'une matière merveilleuse et sans prix qui s'appelle Celluloïde.

HÉLÈNE

On dirait de l'ivoire mais c'est cent fois plus beau !

Comment lui a-t-on donné cette couleur rose ? Il semble un ruban de soie et l'on voit la boucle et les trois trous pour l'ardillon imités avec un art merveilleux.

Ah, quel goût exquis !

BRINDOSIER

Je vous le donne.

Elle le lui donne.

HÉLÈNE

Et vous dites qu'il vous reste encore trois pièces de ce pongé ?

BRINDOSIER

Trois pièces, je compte les prendre avec moi.

HÉLÈNE

Hélène,... pardon, ma chère, je ne sais comment vous appeler....

Laissez-les moi.

BRINDOSIER

C'est un grand sacrifice.

HÉLÈNE

Et comment fixez-vous votre corsage ?

BRINDOSIER

Par derrière, naturellement.

HÉLÈNE

Par derrière ! par la Bonne Déesse ! un corsage qui se ferme par derrière !

BRINDOSIER

Voyez-vous ces boutons ? Il n'y a qu'à pousser dessus, et clac !

HÉLÈNE

Que c'est ingénieux ! laissez-moi essayer moi-

même. Clic je tire. Clac je pousse. Clic, clac, clic, clac !

BRINDOSIER

On appelle cela des boutons à pression.

HÉLÈNE

Que vous êtes heureuse ! je rougis de mes agrafes scythiques.

BRINDOSIER

C'est un voyageur de Jérusalem, la tête en bas, qui nous les a apportés l'autre jour, en route vers le fond de la mer.

Nous en avons trois cartons.

HÉLÈNE

Hélène, ma petite Hélène !

BRINDOSIER

Eh bien, Hélène ?

HÉLÈNE

Laisse-moi avoir ces boutons !

BRINDOSIER

Et vous resterez à Naxos ?

HÉLÈNE

J'y consens.

BRINDOSIER

Merci, Hélène.

HÉLÈNE

Adieu, Hélène.

BRINDOSIER

Adieu !

HÉLÈNE s'en va.

SCÈNE IV

Rentre MÉNÉLAS.

MÉNÉLAS

Hélène, où est cette autre Hélène qui est venue m'inquiéter ?

BRINDOSIER

Il n'y a qu'une Hélène, qui te fut toujours fidèle.

L'autre s'est dissipée comme un songe.

Musique à l'orchestre exprimant la solitude de la mer.

MÉNÉLAS

Je te crois. Pour moi seul tu seras l'Hélène que j'ai aimée. La même, toujours fidèle.

BRINDOSIER

L'autre s'est dissipée comme un songe.

MÉNÉLAS

Mais, grands dieux ! que personne autre ne le sache !

BRINDOSIER

Que personne autre ne le sache ?

MÉNÉLAS

Il faut que tout chacun te croie cette Hélène que le Ravisseur entraîna.

BRINDOSIER

Pourquoi ?

MÉNÉLAS

Mon honneur y est intéressé.

Quelle gloire serait la mienne ? Et que diraient les mères de tant de braves qui sont tombés sur les rives du Scamandre ?

SCÈNE V

Le navire approche. Il est garni de Satyres qui le poussent avec leurs rames. Et pour plus de commodité il est monté sur des roulettes.

MÉNÉLAS

Et quelles sont ces belles nymphes aux bras blancs qui conduisent notre esquif ?

BRINDOSIER

Les servantes qui dormaient avec moi.

Ce sont elles qui nous serviront de mariniers.

Le favorable Auster souffle et le jour nous fera voir les rivages blanchissants de la Grèce.

On pose une planche pour l'embarquement.

MÉNÉLAS

Monte, Hélène.

BRINDOSIER

Mais, dis-moi, n'as-tu pas promis à cette Nymphe

Brindosier et à ses Satyres de les emmener avec toi ?

MÉNÉLAS

C'est vrai, je l'ai juré, mais le bateau n'est pas assez grand.

BRINDOSIER

Il faut tenir son serment.

MÉNÉLAS

J'ai juré par Zeus, mon beau-père.

Cela n'a pas d'importance. Entre parents on n'y regarde pas de si près.

Mais il me reste le dernier rite à accomplir.

On lui apporte un pot de peinture et du bout du pinceau il pose la prunelle au milieu de l'œil du bateau.

Reste ouvert, œil vigilant ! Jour et nuit, soir et matin,

Vers les feux, vers les étoiles, vers les amers,

Guide-nous, gros œil patient de la nef surchargée qui nous contient,

Submergée jusqu'aux épaules au sein nerveux de ces mers que notre éperon laboure.

Tous deux montent à bord ; on retire la planche.

CHŒUR DES SATYRES *hissant la voile.*

Hé — hho !

Hé — hhé — hé éhhé — hé hho !
Hé hho !
Hé hho !
Hé hho !

MÉNÉLAS

Nous ne bougeons pas.

LE SATYRE-MAJOR, *au gouvernail*

Nous sommes ensablés !

HÉLÈNE

Ménélas, rends les lunettes à Protée.

MÉNÉLAS

Jamais ! Ce que j'ai pris par la force, je ne le rends que par la force.

LE SATYRE-MAJOR

Faites la souille.

On fait la souille inutilement.

MÉNÉLAS

A l'aide, Jupiter !

Coup de tonnerre. IRIS, *toute garnie de plaques d'or et de clochettes, en un costume qui*

rappelle assez celui des danseuses Siamoises, tombe du ciel au bout d'une ficelle. Elle attache le crochet auquel elle est suspendue au crochet correspondant de l'île, et le tout monte au ciel en tourbillonnant au milieu de l'admiration générale. L'île en s'enlevant découvre PROTÉE *qui est assis sur une chaise, en proie à un grand abattement.*

La nef reste seule au milieu d'une vaste étendue de linoléum.

BRINDOSIER

Merveille !

MÉNÉLAS

Merci, Jupiter !

LE SATYRE-MAJOR

La mer est libre !

AUTRES SATYRES

Libre ! Libre ! Libre ! Libre !

MÉNÉLAS, *se portant à l'avant*

Barre à bâbord, cinq points !

LE SATYRE-MAJOR

Barre à bâbord, cinq points !

LES SATYRES

On bouge ! On bouge ! On part ! On part !

MÉNÉLAS

La brise n'est pas assez forte ! Toutes les rames à la mer !

LE SATYRE-MAJOR

Toutes les rames à la mer ! (*Coup de sifflet.*)
Attention !
Souquez !
Une, deux ! Une, deux !

LES SATYRES *chantant à gorge déployée*

Marguerite, elle est malade !
Il lui faut le médecin !
Marguerite, elle est mala a de,
Il lui faut aut aut, il lui faut aut aut,
Il lui faut le médecin !

MÉNÉLAS

O Nymphes, quelles voix célestes ! quelle délicieuse mélodie !

LE SATYRE-MAJOR

Sciez, les enfants !

LES SATYRES *de même*

Le médecin qui la visite
Lui a défendu le vin. } bis.
Médecin, va-t-en au diable,
Si tu me défends le vin. } bis.
J'en ai bu toute ma vie,
J'en boirai jusqu'à la fin. } bis.
Si je meurs, qu'on m'enterre,
Dans la cave où est le vin. } bis.
Les pieds contre la muraille
Et le bec sous le robin. } bis.
S'il en tombe quelques gouttes,
Ça sera pour me rafraîchir. } bis.
Et si le tonneau défonce ;
J'en boirai à mon plaisir. } bis.

MÉNÉLAS lève la main.

LE SATYRE-MAJOR

Rentrez les rames !
Où allons-nous, les enfants ?

UN SATYRE

En France !

UN AUTRE

A Bordeaux !

LE SATYRE-MAJOR

En Bourgogne ! Une fois que nous nous serons débarrassés de cet imbécile.

Entendez le vent qui ronfle dans la toile ! C'est Bacchus lui-même qui nous reprend et nous fait signe !

CHŒUR DES SATYRES

En Bourgogne ! En Bourgogne ! Vive le vin Bourguignon !

LE SATYRE-MAJOR

Allons planter le vin de Beaune !

MÉNÉLAS

Barre à bâbord, deux points !

LE SATYRE-MAJOR

Barre à bâbord, deux points.

UN SATYRE

Je ne m'arrête pas avant Châlons !

UN AUTRE

J'ai soif à mettre la mer à sec !

LE SATYRE-MAJOR

Quel est le vin le meilleur, les enfants ?

LE CHŒUR

C'est celui de la Côte qui est entre Beaune et Dijon !

LE SATYRE-MAJOR

Quelle est la terre la meilleure, les enfants? La plus noire, la plus grasse, la mieux fumée ?

MÉNÉLAS

La brise faiblit.

LE SATYRE-MAJOR

Sifflez pour la brise.

Ils sifflent.

LE CHŒUR

Une terre sèche et grumeleuse comme du lait caillé, et pleine de petits cailloux calcaires
Qui gardent la chaleur comme des briques

Afin que la grappe lourde et dormante cuise des deux côtés.

LE SATYRE-MAJOR

Quelle est la terre la meilleure, les enfants ?

LE CHŒUR

Une terre maigre dont l'os saillit

Comme les vaches qui sont bonnes laitières dont saillit l'os de la hanche.

MÉNÉLAS

Le vent mollit.

CHŒUR DES PHOQUES, *surgissant autour de la nef*

Flouc ! flouc !

L'île de Naxos a été enlevée au ciel, il y a du bon pour des phoques !

Flouc ! flouc !

Une de moins ! moins y a d'îles, mieux cela vaut pour les phoques. Hourra !

Flouc ! flouc !

Le vieux Protée a perdu ses lunettes, hourra ! nous n'extrairons plus de racines carrées, hourra !

Flouc ! flouc !

La mer est libre ! la mer est libre ! Elle est libre et nous sommes dedans !

La sentez-vous frémir et frissonner ? Sentez-

vous ce coup de reins qui nous envoie à huit pieds dans l'air !

Hourra ! Hourra !

Quel bond ! quelle détente !

Elle est libre et nous sommes dedans ! elle est infinie et nous sommes dedans ! il y a plus ici à boire qu'un coup de vin ! Youp, youp, youp, hourra ! Youp, youp, youp, hourra !

La nef disparaît suivie des Phoques.

PROTÉE *seul au milieu de la scène*

Et vous trouvez cela raisonnable ?

Quelle folie dans tout cela ! quelle dérision des choses sérieuses ! quelle farce stupide !

Voilà Jupiter qui a besoin de son Hélène pour en faire une étoile,

Et c'est vrai qu'il y a une place vide au ciel qui ne fait pas bien entre les Dioscures.

Est-ce qu'il pense une seconde à mes droits sacrés de propriétaire ?

Ou du moins est-ce qu'il va se donner la peine de piquer la pécore au milieu de mon petit jardin, où elle est cependant bien visible ?

Point. Comme une servante sans attention, comme une hirondelle sans souci qui pour une mouche enlève toute la toile d'araignée,

Voilà Iris, on lui a dit Hélène, et c'est toute ma propriété au ciel qu'elle emporte !

Elle est au ciel maintenant, ma jolie petite île de Naxos, avec toutes ses collections et ses six plants de tabac !

Allez donc l'y chercher !

Elle est au ciel et les vagues de l'azur blanchissent contre ses récifs.

Pour moi me voilà seul, ruiné et sans lunettes.

C'est bien je m'en vais, je quitte la surface, on ne me verra plus !

Je plonge, *nunc est bibendum !*

Je prends ma retraite à l'étage au-dessous ! dans un monde plus tranquille, j'habite un grand palais de bulles d'air au milieu des coraux, des éponges et des holoturies !

Adieu, Ménélas, bon vent ! bon voyage, navigateur !

C'est pour cela qu'il a pris Troie !

Pour débarquer sur la rive de Laconie cette chèvre camuse et ce plein chargement de bêtes à cornes !

Où est le bon sens dans tout cela ? Je vous le demande. Où est la justice ? Où est le bon ordre et le bon tempérament ?

Et dire qu'il en sera toujours ainsi tant que le

monde sera gouverné par les poètes ! Ah, ça n'est pas près de finir !

Quel malheur ! Quel malheur !

Il s'abîme.

En Allemagne, 1913.

RIDEAU

ET

FIN

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Pages

La Cantate a trois voix 1

Protée 85

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Volumes in-8° couronne 3 fr. 50

POÉSIE :

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES
Deux Poèmes d'Eté.
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS
HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
Préface de Mme DE NOAILLES.
STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES
FRANÇOIS PORCHÉ : LE DESSOUS DU MASQUE
RABINDRANATH TAGORE : L'OFFRANDE LYRIQUE (*Gitanjali*) prix Nobel 1913) trad. d'ANDRÉ GIDE.
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE
CHARLES VILDRAC : LIVRE D'AMOUR

CORRESPONDANCE :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE

ROMANS :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE
JEAN-RICHARD BLOCH : LÉVY. PREMIER LIVRE DE CONTES.
C.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI
LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.
ANDRÉ GIDE : ISABELLE
LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE
Précédé de cinq autres traités.
Cte DE GOBINEAU : ADELAÏDE
P. HAMP : LA PEINE DES HOMMES. LE RAIL
MARÉE FRAÎCHE, VIN DE CHAMPAGNE
VIEILLE HISTOIRE
L'ENQUÊTE
VALERY LARBAUD : A. O. BARNABOOTH
ROGER MARTIN DU GARD : JEAN BAROIS
CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
CHARLES BLANCHARD
JULES RENARD : L'ŒIL CLAIR
JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ
CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES
MICHEL YELL : CAUËT

THÉATRE :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE
L'ANNONCE FAITE A MARIE
J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après DOSTOÏEVSKY.
GEORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES
HENRI GHÉON : LE PAIN

Friedrich Hebbel : JUDITH
Traduit de l'allemand par G. Gallimard et P. de Lanux.
Émile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE

LITTERATURE :

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS
Jacques Rivière : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgski, Debussy, etc.)
André Suarès : TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky)
ESSAIS
A. Thibaudet : LES HEURES DE L'ACROPOLE

Volume in-4° couronne 10 *fr.*

Paul Claudel : CETTE HEURE QUI EST ENTRE LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ . . . . . épuisé

Volume in-8° carré à 10 *fr. net.*

Œuvres complètes de HENRIK IBSEN : TOME Ier.

Volume in-8° raisin 10 *fr.*

A. Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volumes in-8° Tellière 5 *fr.*

André Gide : ISABELLE
Sur vergé d'Arches, première édition, tirée à 500 ex.
Rabindranath Tagore : L'OFFRANDE LYRIQUE (Gitanjali)
(Traduction d'André Gide). Sur vergé d'Arches, première édition tirée à 500 ex., 1 vol . . . . . épuisé

Volumes in-8° couronne 2 *fr.* 50

Coventry Patmore : POÈMES
Traduction de Paul Claudel, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par Valery Larbaud.
Léon-Paul Fargue : POÈMES
André Gide : SOUVENIRS DE LA COUR D'ASSISES
John Keats : LETTRES A FANNY BRAWNE
Traduites par M. L. des Garets.
O.-W. Milosz : MIGUEL MAÑARA
Mystère en six tableaux
Jean Schlumberger : LES FILS LOUVERNÉ
Saintléger Léger : ÉLOGES . . . . . épuisé

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Paul Claudel : CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI
Jack London : L'AMOUR DE LA VIE
Traduction de l'anglais par P. Wenz.
Stéphane Mallarmé : UN COUP DE DÉ
George Meredith : LA CARRIÈRE DE BEAUCHAMP
Traduit de l'anglais par A. Monod.
André Suarès : PORTRAITS
E. Tisserand : UN CABINET DE PORTRAITS.

LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

François-Paul Alibert, Michel Arnauld, Henri Bachelin, Jean-Richard Bloch, Paul Claudel, Jacques Copeau, Jean Dominique, Georges Duhamel, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, André Gide, Jean Giraudoux, Pierre Hamp, Valery Larbaud, O. W. Milosz, Francis de Miomandre, Comtesse de Noailles, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger, André Suarès, Jérôme et Jean Tharaud, Albert Thibaudet, Emile Verhaeren, Camille Vettard, Francis Vielé-Griffin, Charles Vildrac.

CHACUN DE SES NUMÉROS CONTIENT :

Un article de critique générale ou de discussion,

Des poèmes,

Un essai ou une nouvelle,

Un roman,

De nombreuses notes critiques sur la littérature, la poésie, le roman, le théâtre, la peinture, la musique, etc.

Une revue des Revues françaises et étrangères.

DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909)

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A PUBLIÉ :

Séjour à Brunswick (*inédit*) de STENDHAL ;
Adelaïde (*nouvelle inédite*) du Cte de GOBINEAU ;
Lettres à l'Amie de JULES RENARD ;
Charles Blanchard,
Le Journal de la XXe année,
Les Lettres de Jeunesse, de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
L'Hymne du Saint-Sacrement,
Trois Hymnes,
L'Otage,
L'Annonce faite à Marie,
Protée, de PAUL CLAUDEL ;
Michel-Ange,
Les Heures du Soir,
Trois Poèmes,
La Porte Etroite, d'ÉMILE VERHAEREN ;
Isabelle,
Le Journal sans dates,
Souvenirs de la Cour d'Assises,
Les Caves du Vatican, d'ANDRÉ GIDE ;
La Fête Arabe, de JÉRÔME et JEAN THARAUD ;
Fermina Marquez,
Rose Lourdin,
A. O. Barnabooth, de VALERY LARBAUD ;
Le grand Meaulnes de ALAIN FOURNIER ;
Jacques l'Egoïste, de JEAN GIRAUDOUX ;
L'Inquiète Paternité, de JEAN SCHLUMBERGER ;
La Chronique de Caërdal, d'ANDRÉ SUARÈS.

Il est envoyé un numéro spécimen
à quiconque en fait la demande.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE SEIZE MAI
MIL NEUF CENT QUATORZE PAR
" L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE "
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE

BINDING LIST APR 1 1946

PQ
2605
L2D48

Claudel, Paul
Deux poëmes d'ete

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 24 04 04 012 8